

Rémy de Bores

Meurtre
à Haroué

Roman



MEURTRE À HAROUÉ

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

47, LES LARMES DES ANGES (Roman — 2010)

NÉREÏAH (Roman — 2008)

RENCONTRES DU 27^E TYPE (Nouvelles — 2006)

JEUX DE DAMES (Roman — 2004)

RÉMY DE BORES

MEURTRE
À HAROUÉ

ROMAN

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées ou des événements serait pure coïncidence. Les lieux existent, mais ne sont cités que pour servir la fiction.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

*À Suzy, une histoire qui n'est pas arrivée, près de chez-nous
À France, une histoire pas vraie, à la campagne
À Virginie, une histoire fausse, qui imite la réalité
À Layla, une histoire trop nulle, c'est sûr*

Aux quatre femmes de ma vie, avec tout mon amour

*Socrate, je suis plus sage que cet homme-là.
Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon,
mais lui croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien,
tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir.*

Platon, Apologie de Socrate

*En ces temps d'imposture universelle, dire la vérité
est un acte révolutionnaire*

Georges Orwell, 1984

*La vérité!
Ça existe vraiment, cette chose-là?
L'a-t-on vue, comme dans le dicton,
un jour, sortir du puits toute nue?
Sortir toute nue! De nos jours!
C'est un coup à se faire violer!
En vérité,
la vérité est là, cachée, sous un tissu de mensonges
au fond des âmes sombres.
Drym d'Orbée, Paranoscopie.*

— 1 —

L'homme est assis, le dos calé contre l'un des pruniers du Japon, les jambes parallèles à l'avenue des Roses Craonnaises, la face tournée vers l'amont de la rivière. Son pantalon de velours et sa chemise à gros carreaux sont maculés par la boue jaune verdâtre que le Madon a laissée en se retirant.

Il porte une casquette américaine à l'effigie d'une marque de tracteur. Son visage sale est strié de barbe. On a du mal à lui donner un âge : trente, quarante ? Ses mains sont soignées, des mains d'intellectuel qui ne s'accordent pas avec ses habits de traîne-misère. Seules ses chaussures sont en adéquation : de robustes brodequins hi-tech utilisés par les randonneurs du dimanche et que l'on ne trouve pas aux puces.

À part la boue, aucun désordre dans ses vêtements. Nulle trace, non plus, d'un imperméable, pourtant indispensable sous les orages de printemps qui inondent la Lorraine depuis plus de quinze jours.

Il semble dormir, le menton reposant sur son col, une main à plat sur le sol, l'autre emmêlée dans les branches d'un rosier buisson.

— 2 —

C'est Madame la Colonelle qui a découvert le corps, à l'aube, en venant inspecter ses fortifications, sanglée dans la robe de chambre à brandebourg de feu son mari, chaussée des bottes en caoutchouc de feu l'ordonnance du Colonel et ses frisettes mauves prisonnières d'un filet rose.

La Colonelle gère sa vie comme le Colonel dirigeait le vingt-deuxième régiment de marche du Tchad : avec énergie, rigueur et volonté. Parfois, elle regrette son existence insouciante d'autrefois lorsque Charles-Henri s'occupait de tout. Ce cher Charles-Henri, si attentionné, convoquait le coiffeur, commandait les robes, arrangeait les rendez-vous. Et puis, il y avait Hassan, l'ordonnance du Colonel, grand, beau, chaleureux, qui lui brossait les cheveux avec tant de douceur et qui savait se montrer si vigoureux certains après-midi quand le Colonel était en manœuvre. Elle était jeune, blonde et frivole, entourée d'une cour d'hommes empressés. Toutes les femmes la détestaient, mais s'inclinaient, néanmoins, devant elle.

Tout a bien changé, depuis.

Le Colonel est rentré au pays pour y mourir dans son lit, comme tous les grands militaires. Hassan a contracté une pneumonie dans les courants d'air

humides d'une caserne bretonne. Rose-Émilie Bramont de la Feuilleraie, née Roselyne Guillot, est retournée enterrer ses souvenirs de gloire dans le logis de ses parents, une de ces constructions lorraines toute en longueur, encastrée entre deux autres maisons identiques, percée de fenêtres étroites, héritage d'un temps où les impôts étaient calculés sur la largeur de la façade et la taille des ouvertures.

Personne ne l'appelle Roselyne, peu, Rose-Émilie, parfois Rose ou Émilie, mais le plus souvent Madame la Colonelle. Ce qui la ravit.

— 3 —

En apercevant le corps, La Colonelle a enjambé les sacs de sable qui protègent son entrée, évité les flaques d'eau de son allée et s'est dirigée d'un pas ferme vers l'inconnu.

Elle a d'abord cru que l'individu était pris de boisson et cuvait son vin.

— Holà, allez donc faire vos singeries ailleurs! Vous êtes dans un endroit respectable. Respectez-le!

Tout en haranguant le quidam, elle le pousse du pied.

— Debout! Réveillez-vous et allez dormir plus loin.

Ébranlé par les coups de botte, le corps chancelle et quitte lentement la position assise pour choir sur le côté. La tête heurte le bitume avec un bruit mat qui résonne dans le silence matinal.

— Sacrebleu!

La Colonelle se penche sur l'intrus et regrette de n'avoir pris les lunettes du Colonel pour mieux examiner cette tache noire au-dessus du sternum.

Elle a suffisamment vu d'hommes blessés pour comprendre que celui-ci n'est pas que saoul. Elle traverse rapidement son jardin ravagé par la crue, bouscule quelques éléments de ses fortifications et compose le 18.

— Venez vite! Un homme agonise derrière chez moi!

— Qui êtes-vous?

— Madame La Colonelle!

En prononçant ces mots, qu'elle estime suffisants, elle raccroche pour retourner auprès de sa trouvaille.

— 4 —

Malthus Crombert a appris l'événement par Amandine, l'exquise boulangère aux grands yeux de jade, qui distribue les potins entre deux baguettes et réserve les histoires les plus croustillantes à ses meilleurs clients.

Le détective amateur est aussi original et suranné que son habitation. Habillé chaudement, hiver comme été, il déteste les courants d'air et se méfie du vent, de la pluie, de la neige, du verglas et même des petites matinées fraîches d'avril.

Il habite une maison bourgeoise à un étage, rue de l'abbé Harmand, due au crayon de Weissenburger, arborant trois fenêtres décorées par Gruber, une porte mêlant chêne, fruitiers et verre fondu, attribuée à Majorelle, et un toit d'ardoises verdies.

Dans les années quarante, un original a fait ajouter une *folie* : une tour octogonale en brique surmontée de tuiles peintes, au beau milieu de l'édifice, sorte de clocher païen. Nul ne sait dire si l'ensemble est embelli ou alourdi par ce rajout, mais cette maison mérite d'être aussi connue que le Château des Beauvau-Craon dû au génie de Boffrand.

Malthus Crombert a acheté l'immeuble et les dépendances au début des années soixante et a aménagé

l'intérieur avec passion, entassant quantité de meubles art déco en essences fruitières et quelques pièces plus contemporaines. Les rares visiteurs admis céans vantent l'escalier de marbre blanc, les trois cheminées monumentales et la lumière pastel qui baigne le grand salon.

L'homme a eu un peu de mal à s'intégrer à cette population à la fois rurale et bourgeoise, où les maisons se transmettent habituellement par filiation ou cousinage et où un enfant né à la maternité de Nancy fait déjà figure d'étranger. Lui, le petit juif discret, mais élégamment habillé, se sentait un peu exclu des cercles d'alliances ancestrales. Petit à petit, il a fini par être connu, reconnu, salué puis invité en certaines occasions.

Partagé entre le judaïsme tiède de son père et le christianisme exacerbé de sa mère, il a été élevé dans une prudente laïcité. Croyant sans être dévot, il respecte autant les fêtes chrétiennes que juives, assistant à une messe de mariage au lendemain de Kippour, ou à la première communion du jeune voisin, pendant Pessa. Réfractaire aux dogmes trop rigides des deux religions, il s'interdit peu de chose.

Grand amateur de bière, de jolies femmes, avec une préférence pour les jeunes orientales, et de bonne chère, il ne refuse jamais un repas ou même un buffet pour peu qu'il y trouve une Abbaye, une Pils, une Stout, une Lager ou l'autre boisson pétillante dont il raffole: du champagne.

Ses péchés sont tous écrits dans sa chair, dans son visage rond, dans ses joues roses et son ventre en tonnelet. Ses petites lunettes cerclées d'or lui servent

de prétexte lors de ses longues réflexions ou lorsque son interlocuteur pose une question à laquelle il ne souhaite pas répondre. Il sort alors un petit carré de soie noire et frotte ses verres avec infiniment de délicatesse jusqu'à ce que tout le monde ait oublié le propos initial.

Malthus Crombert remercie chaudement Amandine pour le renseignement, ramasse sa baguette à l'ancienne et dirige ses pas vers les Landres pour renifler la situation à la source.

— 5 —

La place Bassompierre est encombrée de véhicules officiels garés en long, en large, en travers, des deux côtés et même à cheval sur le trottoir. Un ruban jaune délimite une vaste portion de l'avenue des Roses Craonnaises depuis le restaurant jusqu'à la rue du Pressoir. Une dizaine de gendarmes, courbés en deux, pataugent dans la boue à la recherche d'indices détremvés alors que cinq techniciens en combinaison blanche préparent leurs outils. Un médecin, genou à terre examine le défunt pendant qu'un photographe mitraille la scène du crime et les environs. Une troupe de badauds s'est massée derrière la fragile barrière de plastique, cous tendus pour ne rien manquer. Deux employés des pompes funèbres armés d'une civière attendent patiemment de pouvoir enlever le corps. L'adjudant-chef Pascal Martinot écoute avec respect les consignes du substitut Pujolet qui n'est pas descendu de sa Peugeot noire craignant, peut-être, de gâter ses *Weston Classic*. Un vieux maréchal des logis, blanchi sous le képi, regarde le tableau, sourire aux lèvres.

Malthus Crombert s'est hissé jusqu'aux premières loges en jouant des coudes. Il ne regrette pas d'avoir enfilé son imperméable doublé d'agneau, sa casquette de laine et ses bottines fourrées, car l'air est un peu vif.

Son visage rond et ses yeux fureteurs ne passent pas inaperçus. Les gendarmes se poussent du coude et le chef Martinot sent la sueur dégouliner dans son cou.

« Il ne manquait plus que lui! Le roi des fouineurs en personne. »

Le magistrat claque sa portière et se lance dans un slalom en marche arrière qui rompt le cordon de sécurité. Un gendarme se précipite pour ramasser les tronçons et rafistoler le ruban jaune. La Peugeot est déjà loin. Résigné, Pascal Martinot fait signe au détective de s'approcher.

« Bonjour, mon adjudant-chef. Je ne voudrais surtout pas vous déranger... Vous comprenez, les morts, c'est un peu mon péché mignon... »

Les deux hommes se saluent d'une vigoureuse poignée de main.

« Bien sûr que non, Monsieur Crombert. Vous savez bien que j'adore partager mes cadavres.

— Là, Cher Ami, je vous sens tendu. »

L'officier soulève sa casquette de drap et s'éponge le front. Une épaisse couronne de cheveux noirs, coupés courts, cerne une tonsure où subsistent quelques reliques indisciplinées.

« À deux pas du château... le sub' ne veut surtout pas de vagues...

— Mais, cher ami, en unissant nos cerveaux, peut-être...

— Ouais! Ça aussi... Un privé... Le sub' va adorer.

— Mais, mon adjudant-chef, qui dit qu'il le saura? »

Martinot hausse les épaules et soupire.

« Il le saura parce que vous êtes aussi discret que mon macchabée. Y a déjà cinquante personnes qui nous guettent, qui le répéteront à cent autres et, dès ce

soir, il y aura bien un journaliste qui insinuera que la gendarmerie collabore avec M^ossieur Crombert, le célèbre détective des stars.

— Mais non, mon cher, je ne suis pas si connu que ça... »

Le gendarme pouffe et s'étrangle.

« C'est sûr que vous ne faites rien pour ça! Je m'étonne seulement qu'il n'y ait pas encore de photographie pour immortaliser l'événement. Vous n'en avez pas trouvé un seul de libre, ce matin?

— Vous exagérez, comme toujours! Vous connaissez ma modestie...

— Ah ouais! J'ignorais que vous connaissiez ce mot. »

Les deux hommes sourient. Le docteur a fini d'examiner le mort. Il se relève. Son genou droit porte une auréole jaunâtre, qu'il frotte machinalement de la paume. Il se tourne vers les croque-morts.

« Il est à vous. Vous pouvez le livrer à l'IML. »

L'adjudant-chef Martinot s'approche de la civière, suivi comme son ombre par le détective.

« Attendez un instant! »

Malthus Crombert salue le médecin et, malgré son embonpoint, se penche sur le cadavre avant que la housse ne soit refermée. Il scrute le visage, les vêtements, hume l'air, humecte le bout de son doigt et racle la boue séchée sur le plastron de la chemise. Il soulève la casquette, se plonge un instant dans la contemplation des boucles châtain qui dissimulent une plaie, replace le couvre-chef et se redresse.

« Cet homme n'est pas mort ici. Il a été transporté pendant la crue... Au plus fort de la crue, même, car

ses cheveux sont humides. Il a dû tomber sur le côté, un certain moment, durant son installation. L'assassin l'a repêché et l'a calé contre l'arbre. »

Il inspecte longuement l'orifice noir au-dessus du sternum.

« Calibre 22... à bout touchant... Le corps est resté suffisamment au sec pour que la poudre s'incruste dans le tissu et ne soit pas délayée. »

Il se relève lentement, lisse d'hypothétiques faux plis sur son pantalon.

« Et il a fini par se noyer. »

Le médecin s'insurge.

« Comment ça... noyé! Vous plaisantez? Avec une plaie à la tête et un trou au niveau du cœur!

— Lorsqu'ils l'ouvriront... qu'ils n'oublient pas la serpillière: il a de l'eau dans les poumons. »

Crombert tourne ostensiblement le dos à son détracteur et commence à s'éloigner. Au bout de quelques pas, il revient vers Martinot.

« J'aime bien sa chemise. Elle me rappelle quelque chose. Pas vous?

— Oh non! Pas Mercadeux! Il vole les pommes et les poules, d'accord, mais c'est pas un assassin.

— Je n'ai jamais dit ça. J'ai juste parlé de sa chemise.

— Vous et vos foutues énigmes! Vous ne pourriez pas, ne serait-ce qu'une fois, exposer clairement vos idées?

— Ce ne serait pas charitable, cher adjudant-chef. Votre cerveau a aussi droit à sa part de travail. »

Il soulève sa casquette et tourne les talons.

« Bonne journée, Messieurs. »

— 6 —

Aux confins de Haroué, Crantenoy et Vaudeville, en contrebas de la route et fort heureusement dissimulée par une ligne d'arbres, se trouve la Marnâche. Moitié ferme, moitié dépôt, c'est un assemblage hétéroclite de vieux bâtiments, de hangars et de rajouts en parpaings bruts. Les toits sont ravaudés de tuiles dépareillées, de tôles et de bâches. Des dizaines de stères de bois confortent les murs. Au milieu de ces ruines, une maisonnette au crépi défraîchi fait office d'habitation pour les Mercadeux.

Bâti à chaux et à sable, près de deux mètres de haut et plus d'un quintal d'os et de muscles, Marcel, Octave, François, Marie Mercadeux ne craint personne. Un peu cultivateur, un peu berger, un peu bûcheron, il est surtout réputé comme braconnier et maraudeur. Toujours soupçonné mais rarement attrapé, il nargue les gendarmes et se gausse des braves gens.

À maintes reprises, les édiles des trois communes ont tenté de faire raser cette verrue qui macule le paysage, mais en pure perte. Depuis que la France fait la guerre, il y a toujours eu un Mercadeux pour porter une arme et y laisser sa peau. Si tous ces valeureux guerriers n'ont pas forcément leur nom gravé dans le marbre des monuments aux morts, c'est qu'ils faisaient souvent partie des gibiers de potence. À la fin de la

Grande Guerre, les Mercadeux, cousins compris, avaient perdu vingt-sept d'entre eux entre Verdun et la Somme. À l'issue de la seconde et provisoirement dernière, trente-deux autres avaient mordu la poussière dans les maquis ou les Ardennes. Huit avaient laissé leur carcasse entre le Tonkin et le djebel algérien. Même si les honneurs leur avaient été décernés chichement, aucun élu n'avait le cœur à chasser de tels hommes des terres de leurs ancêtres. Alors, une sorte de *statu quo* s'était établie. La ferme n'était située officiellement sur aucun territoire communal. Du coup, nul n'avait besoin de prendre de décision à son encontre. On attendrait patiemment l'extinction de la lignée pour agir.

Quand on porte un nom qui prête à rire, il faut soit être philosophe, soit être bâti comme un hercule. À la communale, Marcel n'était ni l'un, ni l'autre. Il avait toujours une tête et demie de plus que les autres, mais pesait malheureusement dix ou vingt kilos de moins. Avec un visage trop long, un nez trop long, des bras trop longs, des jambes trop longues, le dos perpétuellement voûté, il ressemblait à l'un de ces hérons lugubres que l'on voit sur le bord des rivières. Les enfants sont rarement charitables avec les laissés pour compte de la nature, alors les sobriquets les plus insanes fusaient dans la cour de récréation. Mi-tête de Turc, mi-bouc émissaire, le jeune Marcel se laissait chahuter sans répondre, encaissait les coups et les insultes, mais bouillait intérieurement, retenant ses larmes dans un silence désolé. Il avait attendu l'adolescence pour enfin réagir. Il s'était mêlé aux bûcherons, rendant de menus services au début : surveillant le feu,

entassant les bûches. Puis, il s'était aguéri en élaguant les branches, puis en maniant la hache ou la scie à deux hommes. Il avait gagné quelques muscles bien durs et s'était redressé. En arrivant au collège, il était prêt à affronter le premier qui oserait l'appeler Merdeux ou Cacateur. Mal lui en prit. Il s'acquitta de toutes ces années de brimades en une seule correction mémorable qui laissa un de ses condisciples brisé en deux.

C'est en maison de redressement, au milieu des brutes, qu'il termina sa scolarité et qu'il apprit à se faire respecter.

Marcel est l'un des trois derniers Mercadeux vivants et l'on crut longtemps qu'il resterait célibataire.

— 7 —

Danica Brujlic ne possédait pour tout papier qu'un certificat de naissance, établi en serbo-croate, qui la disait née en 1955 à Racinovci, en ex-Yougoslavie, aux confins de la Serbie, de la Croatie et de la Bosnie. Elle détenait également un passeport slovène, d'aspect suffisamment honnête, la domiciliant à Maribor. On voyait au premier coup d'œil que cette belle femme aux proportions avantageuses, aux longs cheveux couleur des blés mûrs et aux yeux gris clair, ne pouvait pas être aussi âgée qu'elle le prétendait. Elle avait fui sa patrie, disait-elle, dès que les premières rumeurs de femmes violées par leurs voisins avaient couru dans l'ancien fief de Tito. Elle restait très discrète sur les circonstances exactes de son exil. Elle avouait seulement sa traversée clandestine de quatre, cinq ou six frontières, les compromissions avec les douaniers, les passeurs ou les hôtes de hasard. Il lui arrivait, les soirs de spleen, après quelques verres de marc ou de vodka, de reconnaître s'être conduite comme une chienne (elle ajoutait parfois comme une truie) pour obtenir un peu de viande ou un endroit sec pour dormir. Son beau visage disparaissait alors sous un masque de dégoût et des larmes de honte, trop longtemps contenues, dévalaient le long de ses joues.

Son voyage avait duré plusieurs mois. En décembre 1991 elle avait traversé son ultime frontière à Kiel en franchissant le pont au milieu d'autres touristes visitant les marchés de Noël de part et d'autre du Rhin. Elle avait froid, elle avait faim, elle n'avait que quelques pfennigs au fond de sa poche. Elle ne connaissait que quelques mots d'allemand et de français, mais pas assez pour mendier efficacement. Alors, elle bouscula un gros monsieur pressé qui s'extasia sur sa plastique. Elle s'excusa, il lui répondit un compliment sur ses charmes, elle lui sourit. Il lui proposa de prendre quelque chose dans un café, elle déclina l'offre. Il la salua, elle s'éloigna, il la suivit longtemps des yeux. Elle n'aurait jamais imaginé que c'était aussi facile. Hélas, le portefeuille ne contenait que des papiers, deux cartes de crédit et un unique billet de deux cents francs. Elle jeta le portefeuille dans une poubelle et pleura. Elle était devenue une voleuse, une sale voleuse, une voleuse pour deux cents francs. Elle pleura de rage, de honte, de désespoir et se jura de ne jamais recommencer. Elle avait sali son corps, elle avait sali son âme. Elle n'était même plus sûre de vouloir aller plus loin.

Le ciel était chargé, les premières volutes de neige tourbillonnaient sous les réverbères. Elle leva le pouce sur le bord d'une route qui menait vers Paris. L'automobiliste la jeta à Saverne après s'être fait payer d'une petite gâterie rapide sans même quitter le volant.

Elle grelottait sur la bretelle déserte, brandissant sa pancarte où était griffonné "Paris", quand une camionnette à plateau s'arrêta. C'était la plus vieille et la plus délabrée des camionnettes qu'elle ait jamais vue,

même au plus profond de son pays d'origine. L'homme était immense, avec d'énormes muscles et un tout petit sourire d'enfant.

« Voulez-vous monter, Madame ? Je peux vous emmener jusqu'à Nancy. »

L'accent était lourd. Elle ne comprit pas toute la phrase, mais eut confiance dans cet homme.

— 8 —

Marcel ramena Danica chez lui, à la Marnâche. Il lui offrit à manger, jeta deux grosses bûches dans l'âtre et l'installa dans un fauteuil d'osier garni de coussins. Il lui expliqua de la voix et des mains qu'il la conduirait dès le lendemain sur la route de Paris. Elle dévora le plat de patates au lard, le quart d'un munster et deux Saint-Nicolas en pain d'épices. Elle fit passer le tout avec une demi-bouteille de vin de la Craffe et s'éroula repue. Ce qu'elle lui accorda sans qu'il l'ait vraiment demandé, fut bien moins terrible que certaines autres rançons versées ces derniers mois. Elle y trouva même une douceur qu'elle ne connaissait plus. Le lendemain, alors qu'il avait avancé le camion près de la porte, elle retira son manteau élimé, ses chaussures éculées et s'installa dans le fauteuil près du feu en souriant. Ne croyant pas à sa chance, Marcel s'agenouilla devant elle et lui baisa les mains avec ferveur, oubliant la camionnette dont le diesel fatigué hoquetait dans la cour.

Danica, la fugitive, avait trouvé son havre de paix, son nouveau foyer, un endroit chaud où se poser en attendant des jours meilleurs. C'était la veille de Noël. Marcel, le mal-aimé, avait reçu son plus beau cadeau, un cadeau fabuleux à la peau douce, aux cheveux de miel et aux yeux de perle.

Les années suivantes ne furent jamais roses ou noires, la vie se mua en un patchwork de bons moments et de disputes, de parcelles de tendresse et de bouffées de haine. Ils étaient l'un comme l'autre des écorchés vifs, des créatures en demi-teinte, des déracinés. Ils parvinrent néanmoins à se construire une existence faite de petites touches de bonheur sur un fond de grisaille.

La vraie félicité vint enfin au printemps 1995 quand Danica mit au monde Zorica, une petite fille aux yeux bleu vif et au sourire enjôleur. Ce petit être scella définitivement le couple et effaça le climat de rancœur qui gâchait parfois leur vie. La fugitive remisa dans la malle aux souvenirs ses envies de nouveaux horizons ; le mal-aimé engloba dans le même amour la mère et l'enfant.

Le rebelle fit toutes les démarches nécessaires pour régulariser la situation. Il courba l'échine devant l'administration, il sollicita, supplia, remercia et finalement, aux derniers jours de l'été, conduisit femme et fille dans les trois mairies jusqu'à ce qu'il trouve un maire compréhensif. Ce fut celui d'Haroué qui les maria et inscrivit, au passage, la petite fille sur le registre de l'état civil. Quelques curieux assistèrent à la rapide cérémonie. Marcel avait apporté deux grandes caisses de bon vin et quelques bouteilles de mirabelle et de poire. Il improvisa une buvette sur le plateau du camion pour ceux qui accepteraient de boire à la santé du jeune couple et de son bébé. Ils furent nombreux car, à la campagne, peu importe la main qui sert, ce qui compte, c'est ce qui est dans le verre et le bonheur de trinquer entre amis. Les bords du Madon se transformèrent en estaminet et rires et chansons retentirent au-dessus de l'eau jusque tard dans la nuit sous l'œil bienveillant des gendarmes.

— 9 —

L'enveloppe portant l'en-tête de l'Institut médico-légal est posée au milieu du sous-main. C'est la première chose que l'adjudant-chef Martinot a aperçue en entrant. À l'intérieur, se trouve une chemise jaune contenant quelques feuillets et une carte de visite au nom de « Professeur Paul Moers – Thanatologue », barrée de la large écriture du praticien :

« Du pas banal et de l'exceptionnel! »

L'officier médite ces quelques mots avant d'ouvrir le dossier.

« Affaire 09/2047/54252... »

Nous, Professeur Paul Moers, anatomopathologiste, déclarons :

Avons examiné ce jour, 3 avril, individu inconnu de sexe masculin, type européen, âgé de 25 à 35 ans, décédé... »

Martinot parcourt la description détaillée de l'autopsie, l'état, la taille et le poids des différents organes qui tous donnent l'impression d'un jeune homme vigoureux à la santé florissante. Quelques commentaires précis agrémentent la pure nomenclature, mais ce rapport n'a rien de bien intéressant dans sa première partie. Ce n'est qu'en arrivant à la rubrique « Causes de la mort » que le propos devient

subitement passionnant. Moers avait raison : pas banal et exceptionnel.

« ... L'homme a tout d'abord été frappé à la tête par un objet contondant plat, large de 52 mm et recouvert de chrome partiellement oxydé... Puis, il a reçu une balle de calibre 22 LR juste en dessous du sternum qui a fait long feu et n'a pénétré les tissus que sur 16 mm... Enfin, il est mort noyé dans une eau fortement chargée en silicates et matières organiques... »

Martinot s'arrête dans sa lecture et hoche la tête avant de frapper son bureau d'un poing rageur.

« Bon sang... Noyé! Ce... ce... cet... emmerdeur avait raison! Il a vu ça comment, lui? Dans le marc de café? »

Il retourne au rapport :

« L'heure de la mort, déterminée grâce à la rigidité cadavérique, pondérée par le séjour dans une eau entre 7 et 10 °C, est estimée à 1 h30 dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, avec une dérive de plus ou moins une heure... »

Une bonne blague, en quelque sorte, pense Martinot. Le reste du texte, consacré aux constatations légales, est rédigé en jargon technique indigeste, même pour un fonctionnaire. Le gendarme range les feuillets dans leur chemise jaune et ouvre son ordinateur portable. Il rêve un instant sur le paysage paradisiaque de son fond d'écran, clique sur *Open Office* et choisit *Rapport Primaire* parmi les différents documents. Il tape un résumé en essayant d'y caser à la fois les indications du légiste, mais aussi ses propres impressions lors de la découverte du cadavre. Il ne

mentionne pas la présence de Malthus Crombert, mais cherche une habile tournure pour mettre l'accent sur la chemise de bûcheron du mort. En se relisant, il tente d'imaginer à quoi peut correspondre un objet plat d'environ 5 cm en chrome défraîchi. Il n'y a plus guère d'ustensiles chromés, de nos jours. On y préfère l'inox, l'aluminium ou l'acier laqué. Il se remémore les pare-chocs brillants des années cinquante et soixante avant la démocratisation du bouclier en résine. Il cherche quelque chose d'assez lourd pour assommer un homme.

Il frappe à la cloison.

« Denis! »

Un gendarme, la pleine trentaine sportive et le sourire éclatant, pousse la porte.

« Ouais!

— Denis! Un objet plat, large de 5 cm, lourd, chromé, en mauvais état...

— Ça sert à quoi?

— À assommer un homme. »

Le gendarme réfléchit un long instant.

« Je n'en sais rien... on chromait des tas de choses avant... Les poignées de portes... Les pieds de table... de lampes... Les bagnoles... L'été, je fais les brocantes... Tu verrais ce qu'on y trouve parfois... Avant le plastique, tout était chromé...

— OK! Merci Denis.

— Pas de quoi! »

Martinot relit son texte une dernière fois et l'enregistre dans un nouveau dossier qu'il intitule : *"Inconnu de Haroué"* en attendant mieux. Il en tire une version papier qui rejoint le rapport de Moers dans un classeur

tout neuf qu'il nomme "*Affaire 09/2047/54252*" ajoutant au crayon le même titre sibyllin.

Il se lève, coiffe sa casquette de drap et hèle ses hommes :

« Messieurs! Quatre en tenue de combat... On va dire bonjour à Monsieur Mercadeux...

— Ah non! Qui c'est qui va nettoyer le Trafic, après... »

L'adjudant-chef Martinot sourit, comme s'il venait de faire une bonne blague.

« Et on se dépêche, il faut arriver avant l'apéro! »

— 10 —

Chaque matin, le bus scolaire fait une courte halte au milieu de nulle part pour ramasser une sombre silhouette décharnée. Le chauffeur ne souffre aucun retard et il lui est arrivé de filer après deux ou trois coups de trompe rageurs. Dans ces cas, rares heureusement, la silhouette est retournée vers sa tanière. Zorica, Sophie, Emilija, Marie Mercadeux (Zora, pour ses trop rares amis) est toute en longueur: des jambes trop longues, des bras trop longs, un buste trop long, des pieds trop longs. Elle a par chance hérité du beau visage aux traits fins de sa mère et de ses magnifiques cheveux ondulés. Mais à quatorze ans, on ne désire pas forcément ressembler à une poupée Barbie, lisse et bien élevée. La jeune demoiselle se la joue gothique: vêtements noirs informes, maquillage à la craie, défrisage au fer et teinture noire. Danica, lasse de se battre contre sa fille, a fini par accepter ces caprices d'adolescente. Marcel l'a beaucoup moins bien pris. Pour lui, une petite blonde aux yeux bleus, même montée en graine, est beaucoup plus agréable à regarder que cet épouvantail à masque de désespoir.

Il a pourtant tout fait pour *ses femmes*. Il a converti une partie de la bergerie en salle de bain avec eau chaude, baignoire en fonte émaillée, miroir et tout le

tralala. Cette baignoire, il l'a récupérée sur un chantier et l'a trimbalée sur son dos jusqu'à son camion, puis du camion jusqu'à la grange. Elle n'a que deux éclats et, une fois bien récurée, elle brille comme un sou neuf. Les miroirs viennent d'un hôtel en rénovation. Ils sont anciens et valent, paraît-il, une fortune. Mais voilà, ces dames se plaignent. L'hiver, qu'il fait trop froid, l'été, qu'il fait trop chaud, que le cumulus rafistolé ne donne que cinquante litres d'eau tiède, deux fois par jour, que l'odeur des brebis remonte par temps d'orage et que la pièce manque de lumière. Alors Marcel s'est buté, lui qui ne s'est jamais lavé autrement qu'à l'évier ou à la pompe dans la cour. Il ne veut plus discuter et *ses femmes* grognent. Danica s'est résignée à chauffer de l'eau dans une lessiveuse pour remplir la baignoire. C'est long et fastidieux, mais c'est toujours mieux qu'un fond d'eau tiède et le rinçage des cheveux à l'eau froide.

Être adolescente n'est facile pour personne, mais quand on ne prend qu'un bain par semaine, que l'on vit en permanence dans un fumet de purin et de suint, que l'on fait vingt mètres de haut pour vingt centimètres de large, qu'on chausse du 43, qu'aucune amie ne veut venir à la maison pour une soirée pyjama et que le mépris des adultes à son égard est évident, c'est tout bonnement terrible. Si, à tout cela, on ajoute une mère qui parle un français approximatif avec un accent épouvantable, un père qui ne parle qu'à ses bêtes, un nom de famille ridicule et un prénom qu'il faut épeler dix fois par jour, on devient rapidement une sorte d'ombre déprimée qui s'étiole et se réfugie dans une brume paranoïaque peuplée de démons, de sorcières et de rituels sombres.

Zora est triste et veut le faire savoir à tous. Et pourtant, dans son petit cœur brille un feu allumé par le Diable lui-même.

— 11 —

C'est Danica qui a reçu les gendarmes. Comme toutes les personnes qui ont vécu sans papiers pendant longtemps, elle n'aime pas les uniformes et craint toujours de devoir s'enfuir, quitter son foyer et errer sur les routes à la recherche d'un nouveau havre, un coin de terre ou un trou pour se cacher.

« Mari pas là... Parti travail... Bois, forêt.

— Quand revient-il? »

L'adjudant-chef Martinot fait tout pour mettre la dame à l'aise. Il parle doucement, se tient à distance raisonnable et ne cherche pas à l'affoler.

« Savez-vous quand il doit revenir? Retour... maison...

— Peut-être soir ou demain... Peut-être dimanche... »

Même les mots français semblent étrangers, chantés plutôt que prononcés, découpés, hachés. Pas facile, dans ce cas, de tenir une conversation cohérente.

« Bien, Madame. Dites-lui de venir à la gendarmerie, dès qu'il rentrera. Nous avons des questions à lui poser. Avez-vous compris?

— Met à prison?

— Non! Pas du tout! Nous, seulement poser questions. Lui répondre, après, lui partir. »

L'officier est navré de devoir utiliser le *petit-nègre* pour se faire comprendre. Il trouve humiliant de devoir traiter cette belle femme comme une analphabète ou une idiote.

« Quand il revient... Lui téléphoner... Vous comprendre?

— Oui! je compris. Lui appelle police. Lui innocent!

— Mais bien sûr qu'il est innocent! Mais il connaît des secrets et il doit nous les dire. »

La femme incline la tête en guise d'assentiment.

Deux gendarmes crottés jusqu'en haut des bottes sortent de la grange.

« Il n'y a rien là-dedans, Chef, à part une adorable salle de bain parfumée au purin. »

Danica fonce sur eux, la main levée.

« Vous pas fouille! Baignoire privée! Seulement pour femmes!

— Calmez-vous, Madame Mercadeux, c'est la routine.

— Hommes pas fouille affaires des femmes! Honte! »

Martinot fait signe à ses hommes de retourner à la camionnette.

« Pardonnez-nous, Madame, nous ne voulions pas vous offenser.

— Vous parte! Vous... »

Elle cherche un qualificatif, ne le trouve pas et finit par cracher un mot dans sa langue maternelle. Elle tourne le dos en guise de mépris et se hâte vers la grange sans doute pour vérifier que ces goujats en uniforme n'ont pas dérobé ses précieux flacons emplis de futilités, ni dérangé sa lingerie délicate.

— 12 —

Il n’y a rien de plus brillant que la pleine lune en avril quand l’air est froid. La prairie luit sous cet éclat bleuté, donnant du relief à chaque objet alentour. Sept silhouettes, à la fois nettes et confuses cernent un simple feu de branches. Elles sont au milieu d’un vieux verger où une trentaine de mirabelliers brisés par la tempête de 1999 achèvent de mourir avec sérénité et qui, présentement, servent de bois de chauffage.

En contrebas, on peut apercevoir le cimetière d’Affracourt, plus loin, le sombre serpent du Madon réfléchissant les dix réverbères baroques qui le bordent. À droite, à l’écart de l’éclairage public, la masse du château se profile en ombre chinoise.

C’est vers cet endroit que se tourne le premier homme.

« Pour l’honneur de la famille, moi, Hubert, vingt-septième Comte de Haroué-Sampigny par Guy et Agnès, jure de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

Il est habillé de cuir fauve et de mailles d’acier qui vibrent et ferrailent à chacun de ses gestes. Ses épaules sont couvertes par une cape noire. Sur le côté, est cousu un blason : parti d’Or et de Gueule frappé d’un chevron d’Argent.

Il brandit une longue épée de ses deux mains serrées. Il baise le pommeau et laisse retomber son arme qui s'enfonce d'une bonne dizaine de centimètres dans la terre meuble.

Le second homme se tourne, lui aussi, en direction du village. Il est revêtu de la même tenue et brandit la même lourde lame.

« Pour l'honneur de la famille, moi, François, vingt-cinquième Comte de Haroué-Sampigny par Enguerrand et Sophie, je jure de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

L'épée retombe. Un troisième individu s'approche. Il est en costume de ville avec des bottes à boucles d'argent. Il porte une gigantesque lavallière de soie rouge et or et un haut-de-forme. Il brandit une lourde canne à pommeau d'argent.

« Pour l'honneur de la famille, moi, Rodolphe, vingt-neuvième Comte de Haroué-Sampigny par Louis et Hermine, jure de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

Un second dandy rejoint le groupe et pointe un bâton nouveau cerclé de cuivre vers l'objet de leur courroux.

« Pour l'honneur de la famille, moi, Alexandre, trente-quatrième Comte de Haroué-Sampigny par Henri et Henriette, jure de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

Les cinquième et sixième, visiblement jumeaux et affligés de la même claudication, trottaient vers les autres et brandissent de concert leur sabre de cavalerie

à glands rouge et or. Leur veste d'hermine et de drap pourpre vole un instant, mais retombe raide sur leurs leggings de velours bleu horizon.

« Pour l'honneur de la famille, nous, Tristan et Horace, vingt-deuxième Comte et Vicomte de Haroué-Sampigny par Benoît et Catherine, jurons de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

Le septième reste à l'écart. Il ne semble pas pressé de rejoindre l'assistance et contemple le feu mourant avec une lueur farouche. Il est habillé d'un pantalon de tweed coupé sur mesure et d'une veste de frac carmin doublée d'or. Il est coiffé d'un melon rouge sombre, très britannique. Il s'appuie mollement sur deux cannes, l'une de jonc à crosse de nacre, l'autre de frêne à pommeau d'argent. Il se tourne lentement en direction du château, mais ne s'avance pas. Il pointe la canne de jonc vers les étoiles et fait jouer un mécanisme. Une lame de vingt centimètres jaillit, accrochant les reflets de la lune.

« Pour mon honneur et celui des miens, pour la mémoire de mon frère William, que Dieu l'accueille à sa droite et lui rende hommage, moi, Philip, vingt-neuvième Comte de Haroué-Sampigny par Horatio, bâtard de Jézabel, jure de raser cet affront et de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

Il crache au sol et tourne ostensiblement le dos au village et à son célèbre monument.

Le feu s'est éteint. Les mystérieux noctambules se glissent parmi les arbres vers leurs véhicules.

— 13 —

Dans les dépendances derrière la maison de Malthus Crombert, il y a trois voitures. Sous un simple auvent, une petite Peugeot trois portes pour faire les courses, aller en ville ou filer un suspect incognito. Bien à l'abri et protégées par de solides portes, se cachent deux autres autos. Dans le box de droite, une berline Chrysler cossue et imposante, pour les longs voyages ou les séjours dans de luxueux hôtels de la côte. À gauche, la merveille, la pièce de collection : un coupé Borgward Isabella de 1957. Sa carrosserie sang et ivoire a été reconstruite plutôt que restaurée, à Neuchâtel chez un célèbre carrossier qui devait un service. Le moteur de 1500 cc a été revu et corrigé à Beckingen chez un préparateur, lui aussi redevable. Il n'y a que la sellerie en cuir d'autruche créée à Milan que le détective a payée de sa poche.

Cette voiture sert à la fois de vitrine et d'écran de fumée lorsque le rusé compère souhaite détourner l'attention. Le côté suranné de l'objet rassure, la débauche de chrome interpelle, le bon état surprend, l'ensemble intrigue. C'est négligemment appuyé contre l'aile qu'il a, parfois, arraché les plus obscurs secrets.

« Le rapport d'autopsie doit être arrivé à la brigade. Il est temps d'aller rendre une petite visite de

courtoisie à mon ami Martinot. »

Il s'assied confortablement dans le baquet moelleux et tourne la clef. Le moteur suralimenté par un double compresseur siffle et rugit. Malthus Crombert est satisfait du bruit mélodieux de la ligne d'échappement chromée. Il quitte le box en douceur et s'assure dans le rétroviseur que la porte se rabat correctement, puis il s'engage prudemment sur la rue de l'Abbé Harmand à vitesse réduite. Il sera bien temps de faire ronfler l'engin en arrivant rue du Maréchal de Beauvau. Pour l'instant, il tient surtout à ce que tous les habitants admirent son carrosse.

Il pourrait, bien sûr, prendre au plus court par la rue des Chenevières, et son alignement de cubes à toits rouges, mais il préfère les façades patinées par le temps du centre-ville.

Il négocie la courbe au ralenti, appuie un peu sur la rue du Général Gérard, évite les voitures en stationnement place du Colonel Caye, enfille la rue Béatrix de Choiseul au pas et joue un peu avec l'accélérateur en arrivant sur la place Bassompierre. Il laisse passer trois autos et deux poussettes en face du château et remonte les trois cents mètres à fond de troisième dans un déchaînement de cavalerie mécanique. Il effectue un demi-tour aussi bruyant que spectaculaire devant le monument aux morts et vient se garer contre la grille, face à l'entrée du public. Le moteur, même au ralenti, semble refléter l'impatience de son propriétaire.

L'adjudant-chef Martinot apparaît à la fenêtre du bureau et crie :

« Ça va ! On vous ouvre ! »

Le détective sourit. Il vient de marquer un point.

— 14 —

Malthus Crombert s'installe sur le bord de la chaise en face de l'officier afin de ne rien manquer des différents papiers étalés sur le bureau. Il a acquis, au fil du temps, l'art de déchiffrer un texte à l'endroit, à l'envers, sur le côté ou en travers. C'est un très pratique et très utile passe-temps. Le détective a vite repéré la carte de visite au nom de « Professeur Paul Moers – Thanatologue » et l'enveloppe jaune qui, s'il ne se fourvoie pas, doit contenir le fameux rapport médico-légal.

Il a également repéré la créature frêle et filiforme, toute de blondeur vêtue, dont la chemise bleue, impeccablement repassée, peine à voiler quelques rondeurs juvéniles. C'est son péché mignon les jeunes jounnelles, il les préfère brunes avec les yeux en amande, mais se laisse aisément distraire par le teint clair d'une Germanique.

« Vous ne connaissez par Hannelyse Mullermann, notre stagiaire qui nous arrive de la province de Luxembourg, au titre des échanges européens. Elle appartient à la Gendarmerie Royale Belge. »

Malthus se lève, s'incline brièvement et détaille un peu plus la jeune fille.

« Ravi de faire votre connaissance, Mademoiselle! Quel plaisir de voir un si doux visage en ces lieux. »

Les joues de la gendarmette s'empourprent un instant. Elle avance la main et broie celle de son vis-à-vis.

« Très heureuse, Monsieur ! »

Martinot rit sous cape.

« Méfiez-vous ! Malgré son apparence un peu timide, c'est une redoutable adversaire en karaté et krav-maga. »

Crombert se frotte discrètement les phalanges.

« En effet ! Quelle poigne ! »

Il se rassied en gardant un œil sur la jeune fille qui a pris place au bout de la table.

« Alors ? Avez-vous des nouvelles de mon noyé ? »

— J'en ai, en effet. Comment saviez-vous qu'il s'était noyé ? »

Le détective réprime un petit sourire, déchausse ses lunettes, les regarde un instant comme si la solution figurait sur les verres absolument limpides. Il pêche du bout des doigts un carré de soie noire dans sa poche de poitrine, astique consciencieusement la lentille droite souffle sur la gauche, la frotte également. Il se rééquipe, range son mouchoir et croise ses mains sur sa bedaine.

« En vérité, ce n'était qu'une hypothèse. Une balle dans le cœur, même de petit calibre, provoque une hémorragie dont les effets sont dévastateurs pour les vêtements. La chemise de notre défunt portait bien les traces de poudre, mais pas l'auréole sanglante habituelle. J'ai donc pensé que la balle n'avait pas touché d'organe vital. De quoi pouvait bien être mort ce pauvre garçon ? J'ai pensé qu'il avait pu se noyer... avec toute cette eau autour de lui... »

Martinot se tait un long instant. Il ne sait trop quoi ajouter à cette démonstration. Il dégage le dossier jaune et le fait glisser vers son interlocuteur.

Le détective parcourt en hâte les pages. Ses lèvres remuent, comme s'il lisait à haute voix ou qu'il récitait quelque poème incantatoire. Il tasse les feuilles, les remet soigneusement en place mais garde une main dessus.

« On ne parle pas de ses vêtements.

— C'est une autopsie, pas un inventaire!

— Mouais! J'avais espéré mieux! »

Il repousse les documents du bout des doigts.

« Rien sur la chemise?

— Mais enfin... Qu'est-ce qu'elle a cette chemise?

— Elle est au cœur de l'affaire. Il faut absolument l'examiner avec une grande attention.

— Pour y trouver quoi?

— Pour y trouver tout!»

— 15 —

Marcel Mercadeux est perplexe. Il ne sait que penser. Réfléchir, ce n'est pas ce qu'il fait de mieux et prendre des décisions, non plus. Il guette sa maison, caché dans les frondaisons, à mi-chemin d'Ormes. Voici deux jours qu'il est embusqué, observant les allées et venues des gendarmes, de sa fille et de sa femme.

Il n'aime pas les gendarmes et les gendarmes ne l'aiment pas. Même lorsqu'il est innocent, il les craint; il est rarement innocent.

Il trompe sa faim en mâchant des blés verts. C'est suave, un peu sucré, mais ça ne nourrit pas. La nuit, il ne dort que d'un œil, déchiré entre son envie folle de retrouver son épouse et la crainte de se faire embarquer. Il a assisté à l'altercation, a deviné la colère de Danica et l'indécision des pandores. L'apparente quiétude des lieux ne le rassure pas pour autant.

Le flot des voitures s'est tari sur la D9. Le soir tombe. Le ciel est couvert, mais la lune, encore triomphante, pointe son nez dans une grande trouée bleu outremer. Les premiers animaux du crépuscule, mulots, fouines, renards, lérots se mettent en route vers leur destin. Ils ne craignent pas l'homme, tapi dans le hallier: il fait partie de la faune. Un lièvre

passé, renifle le fugitif et s'éloigne à petits bonds.

La lune perd son combat contre les nuées. Dans la maison, un carré s'illumine. Une silhouette longue et souple se profile sur la terre battue de l'avant-cour. C'est le moment.

Marcel dévale la pente, courbé en deux, franchit la route d'un bond et vole au-dessus du sentier encore imbibé d'eau. Il manque se casser la cheville dans une ornière plus profonde, se rattrape *in extremis* et termine sa course folle dans la cuisine.

Danica n'a poussé qu'un cri bref, repris par la petite Zora qui répand un peu de café au lait sur son pull fétiche.

« Papa! Tu nous as fait peur! »

Déjà l'épouse entoure de ses bras son maître retrouvé et couvre son visage de baisers humides.

« Pas perdu! Pas mort! Heureuse!

— Papa! Tu nous as fichu la trouille. On s'inquiétait pour toi...

— Je suis revenu... mais il faut que je me cache...
Les schmidts me cherchent!

— Qu'est-ce que tu as fait?

— J'en sais rien! »

Il pêche une saucisse dodue dans la potée et l'avale en trois coups de croc. Il la fait passer avec une carotte et une poignée de choux. Danica lui sert un verre de vin qu'il engloutit d'un trait.

« J'ai pas bouffé depuis deux jours! »

Sa fille pousse un reste de quatre-quarts vers lui, mais il n'est toujours intéressé que par le plat qui mijote sur un coin du poêle à bois. Il ne reste plus de saucisses: il attaque le lard.

« Assieds-toi, papa, je vais te mettre une assiette.
— Pas le temps... trop faim... »

La jeune fille laisse tomber: ventre affamé n'a pas d'oreille, c'est bien connu. D'ailleurs, il ne reste plus, au fond de la marmite, qu'un peu de choux que l'homme prend à pleine main. Du jus sombre coule de ses lèvres, dégouline sur sa chemise de laine. Danica est trop heureuse pour lui faire une remontrance. Elle le boit des yeux et respire à pleins poumons les effluves sauvages de son mari.

Zorica, fidèle à son personnage de damnée, replonge dans ses rêves noirs éclairés par les tisons de l'enfer.

— 16 —

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre.

Une dame en a parlé à la boulangère qui en a touché deux mots à un client qui a rencontré un retraité qui a harangué le cantonnier qui a alerté un élu qui en a avisé le maire qui a téléphoné à la gendarmerie qui s'est étonnée.

« Qu'est-ce que vous dites?

— Il y a un autre cadavre!

— Où ça?

— À la station d'épuration.

— Vous en êtes sûr?

— Ben! C'est-à-dire... que... »

C'est-à-dire que c'est l'histoire de l'homme qu'a vu un voisin de l'homme qu'a vu l'ours...

Après une brève enquête auprès d'Amandine, la ravissante boulangère aux yeux de jade et principal vecteur des rumeurs, il semble qu'un stagiaire de l'ALPA, à la recherche d'un veau emberlificoté dans les barbelés, aurait aperçu quelque chose de bizarre dans l'un des bassins de la station.

Trois conseillers municipaux accompagnent le maire. Ils ouvrent la grille pendant que les gendarmes, emmenés par l'adjudant-chef Martinot, piaffent

d'impatience. Une petite troupe de badauds piétine dans l'allée menant au site, débordant sur la route de Ville. Deux véhicules de gendarmerie interdisent d'approcher plus près, mais les curieux s'enhardissent et investissent les prés adjacents. Quelques génisses s'égaillent au loin en meuglant contre les envahisseurs.

L'officier grimpe quatre à quatre l'escalier conduisant en haut de l'ouvrage et scrute les roseaux à la recherche du fameux cadavre. Les gendarmes cernent les bassins. Aucun n'a vraiment l'intention de se risquer au milieu de la végétation chargée d'effluents peu ragoûtants. Toute la zone flotte dans des relents d'égouts particulièrement fétides à faible distance.

Les farouches conseillers surveillent les militaires: pas question de piétiner leurs précieux *Phragmites Australis* nouvellement plantés. Si cadavre il y a, il est hors de question d'aller le chercher à pied.

Penchés sur la rambarde d'aluminium, l'adjudant-chef et le maire fixent chaque recoin des trois bassins.

« Là! Au milieu du N° 2... C'est quoi?

— On dirait un bout de tissu bleu... Mais ça fait pas un bonhomme!

— Vous avez raison, Monsieur le maire, c'est trop petit. Bon sang, j'aimerais bien le voir le stagiaire de l'ALPA.

— Celui qui a vu le cadavre?

— Qui a vu... qui a vu... ou qui a bu!

— Quand même, Chef!

— Et d'abord pourquoi il n'est pas venu à la gendarmerie, cet individu?

— Ça! »

Le supérieur met ses mains en porte-voix et harangue ses troupes.

« Dans le bassin du milieu... à une heure pour moi... Il y a du tissu bleu. »

Les hommes se précipitent et scrutent la zone en se haussant sur la pointe des pieds.

« Là! Je le vois, mais c'est loin... dix ou douze mètres, au moins. On y va, Chef? »

Les trois conseillers hurlent en chœur:

« Noooooon!

— Qu'est-ce qu'on fait, Chef? »

L'officier réfléchit. Il n'est jamais facile de prendre une décision qui doit fâcher une municipalité.

Francis, un édile vêtu d'une salopette et coiffé d'une casquette jaune et bleue vantant les vertus d'une boisson anisée, s'avance.

« J'ai une idée! »

Il apostrophe un homme en treillis et bottes qui a abandonné son matériel au bord du Madon pour jouer les badauds, accroché au grillage.

« Eh! T'as pas un lancer lourd avec une cuillère?

— J'ai ma canne de six mètres...

— Apporte-la avec une paire d'hameçons... Pour la pêche au gros. »

L'homme repart d'un pas pesant en direction du poste de pêche et revient avec l'engin demandé.

Francis prépare à l'aide de ses dents et de son opinel un pendant pas très orthodoxe confectionné avec une dizaine de crochets et un plomb de cent grammes. Il déplie la gaule et prend de l'élan en arrière.

« Attention! »

D'un mouvement souple du poignet, il jette son fil. Le moulinet siffle et une gerbe d'eau scintille parmi les roseaux. Il tire doucement, aucune résistance.

« Faudrait lancer un peu plus à droite.

— D'accord! »

Nouveau lancer, nouveau sifflement, nouvelle gerbe. Cette fois la grappe d'hameçons accroche. Le pêcheur improvisé s'assure de sa prise, mouline un peu et remonte sa gaulé. Le dernier brin ploie sous l'effort. Le pêcheur improvisé serre les dents. Il rembobine lentement. Une ombre bleue s'élève au-dessous des roseaux. La prise est belle, mais laisse tout le monde perplexe. Elle atterrit sur le bord du chemin.

C'est une bâche de toile plastifiée de deux mètres, comme on en trouve dans tous les magasins de bricolage, coupée en deux. Elle semble propre, neuve même.

Tous contemplent l'objet avec incrédulité. En son centre, une inscription, au marqueur indélébile noir et en lettres majuscules gigantesques, interpelle par son incongruité :

« Nous, Comtes et Vicomtes de Haroué-Sampigny, jurons de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs. »

Tous lisent et relisent.

« C'est quoi cette histoire?

— C'est qui les usurpateurs?

— C'est qui ces malades? »

— 17 —

L'adjudant-chef Martinot s'est fait un devoir d'appeler Malthus Crombert pour lui faire part des derniers développements. Le détective ne lui a pas fait l'injure de lui dire qu'il était déjà au courant des moindres détails par l'intermédiaire de ses sources habituelles. C'eût été maladroit...

Si cette étrange revendication lui ouvre d'autres perspectives, elle le laisse pantois et indécis. Un pan de son raisonnement primaire s'effondre. Il entrevoyait une sorte de drame, mais pas de cette ampleur. Il utilise toutes ses ressources pour se documenter sur ces nouveaux adversaires, mais en vain : rien dans ses fichiers, rien dans ses bases de données, assez peu sur internet.

C'est Jeanne Duffit, vieille dame respectable et respectée, préposée au fleurissement de l'église qui lui livre la clef du mystère. Un tour rapide dans la nef édifiée au XVI^e siècle confirme les dires de la marguillière sans pour autant l'éclairer sur les réelles motivations de ces présumés Comtes et Vicomtes de Haroué-Sampigny.

Le casse-tête reste entier. À vrai dire, une brume plus épaisse vient de tomber sur l'aventure. Il faut élargir les recherches bien au-delà de ce qu'il avait

envisagé en premier lieu. Il répugne à partager maintenant ses nouvelles conclusions avec la maréchaussée. Martinot a été bien inspiré et surtout bien aimable de l'avertir de sa trouvaille, mais ce n'est pas une raison pour devenir aussi loyal. Après tout, c'est une sorte de jeu où tous les coups sont permis, y compris quelques bassesses. Il apprécie le sous-officier, mais tient à résoudre l'énigme le premier.

Il décide néanmoins de livrer un indice. Il griffonne un numéro de téléphone sur une page de son carnet et hèle un gamin à vélo qui pique des pointes de vitesse, la tête dans le guidon, entre les tilleuls et la statue du maréchal de Bassompierre.

« Tiens, petit! Il y a un euro pour toi si tu apportes ce papier à la gendarmerie. »

Le même le regarde, regarde en direction de la rue de Beauvau.

« Ça monte!

— Deux euros! »

Le gamin tend la main, reçoit l'argent et le papier plié, puis fonce vers sa destination sans regarder ni à droite ni à gauche. Une voiture pile de justesse. L'enfant est déjà loin.

Malthus Crombert contemple l'esplanade devant le château où la poussière n'est pas encore retombée.

« Il ira loin, lui... surtout si les autos continuent à l'éviter! »

— 18 —

Roger Perrin, agriculteur à Affracourt, est agacé, ulcéré, en colère. Il dit à qui veut l'entendre qu'il en a :

« Marre! Marre! Marre! J'en ai parlé au maire, il s'en fout! J'en ai parlé aux gendarmes, ils sont même pas venus! Qu'est-ce que je dois faire? Vous voulez que je guette avec mon fusil? »

Le gendarme Denis Maurois attend patiemment que se tarisse la source.

« Calmez-vous, Monsieur Perrin! On va s'en occuper.

— Si c'est comme les autres fois...

— Je sais bien, on n'a pas été brillant. Mais c'est pas facile, non plus! Des gens qui ne viennent qu'une fois par mois... »

L'agriculteur lève les bras au ciel.

« Quand même, Denis! Ils sont venus en février, en mars, en avril et en mai. moi, je vais passer tout le mois de juin en planque dans mon verger... et je vais faire un carton.

— Vous exagérez! C'est pas pour quelques branches cassées...

— Quelques branches? Ils m'ont bousillé trois arbres!

— Euh! Vous êtes sûrs qu'ils n'étaient pas déjà

morts... depuis 99? »

Roger Perrin réfléchit.

« Oui, bon... pour ceux du bout, je dis pas... Mais, quand même, dans le milieu... Ils reprenaient bien. L'année dernière, j'ai vendu cent kilos de fruits et j'ai fait huit tonneaux.

— Bon, admettons. Si vous dites que ça se passe à la pleine lune, je demanderai au chef d'envoyer des gars début juin.

— Vous pouvez pas les rater, ils sont au moins une demi-douzaine. La dernière fois, ils m'ont défoncé mon pré avec leurs bagnoles.

— D'accord, j'en parle au chef. »

Les deux hommes se saluent et le gendarme Denis Maurois enfile son casque, rajuste son maillot et remonte sur sa bicyclette pour continuer sa ballade interrompue en plein milieu de la côte. Il maudit intérieurement le paysan et part en danseuse.

« Tout ce foin pour quatre cinq bouts de bois qui brûlent au milieu des mirabelliers! »

Il prend la rue de Sion, tout droit, en direction de Tantonville.

« Maudits gamins! Ils peuvent pas regarder la télé ou aller en boîte, comme tout le monde? »

— 19 —

Depuis plusieurs semaines, Danica s'occupe seule de la Marnâche. Elle soigne les brebis, préside aux agnelages, fauche les prés, conforte les enclos. Zora sèche les cours, encore plus souvent que d'habitude, pour l'aider dans ces tâches.

Les gendarmes guettent la ferme de jour, de nuit. Ils passent sur la route quatre ou cinq fois par jour et leur Trafic s'engage dans le chemin pierreux matin et soir, histoire de montrer leur présence. Aucun indice ne permet de dire ce qu'est devenu Marcel Mercadeux. Il a comme disparu de la surface de la terre. Peut-être se cache-t-il dans les bois environnants ou au milieu des bûcherons dans les Vosges ou la Meuse. La période d'abattage est terminée, mais il reste encore beaucoup de grumes à débarder et les entreprises forestières ne sont guère regardantes sur les saisonniers, surtout s'ils sont sobres et efficaces.

Les journaux ne s'occupent plus du *meurtre mystérieux près de Nancy*, mais le procureur ne l'a pas oublié. Il vient aux nouvelles périodiquement et menace l'adjutant-chef Martinot de le dessaisir si l'enquête n'évolue pas. Même s'il se sent soutenu par sa hiérarchie, le sous-officier s'inquiète. Il n'ose demander des tuyaux à Malthus Crombert, connaissant sa

propension à la moquerie. Il se souvient avec amertume du numéro de téléphone, griffonné en hâte et livré par une estafette insolente, qui s'est révélé faux et inutile.

En fait, il déteste les airs supérieurs du détective et rêve de lui river son clou un jour ou l'autre. C'est peut-être cette affaire qui va le venger.

Il prend le dossier 09/2047/542 - *Inconnu de Haroué* et feuillette les quelques documents qu'il contient : son texte initial, le rapport d'autopsie, une dizaine de photos en couleur, un plan détaillé de la scène du crime et un portrait retouché de la victime où il semble presque vivant, malgré ses yeux atones. Il rêve un instant sur ce visage à la fois jeune et mature, cette expression trompeuse due au talent de l'infographiste qui a effacé tous les stigmates de la mort sans pour autant reconstituer de vrais signes de vie. Le mort a les commissures légèrement relevées : on dirait qu'il sourit. Mais cette impression est immédiatement balayée par la rigidité des traits et l'affaissement des paupières.

« Qui es-tu, mon bonhomme ? Qu'est-ce que tu fichais là, dans ma rivière ? Tu pouvais pas aller te baigner ailleurs ? »

Une demande d'identification Interpol, rédigée en quatre langues, est annexée :

« Individu inconnu de sexe masculin, type européen, âgé de 25 à 35 ans. Un mètre quatre-vingt-deux, soixante-dix-sept kilogrammes. Musculature peu développée. Cheveux châtain clair, courts et ondulés. Carnation pâle. Nombreuses taches de rousseur sur le visage, le torse et les épaules. Aucun tatouage. Pas de signes particuliers. »

L'adjudant-chef connaît par cœur cette description sommaire, qu'il a lui-même rédigée, en s'aidant du rapport d'autopsie.

« Bon sang! Il doit bien manquer à quelqu'un ou à quelqu'une, ce type. Il doit avoir une mère, un père, un frère, une fiancée, une copine... une femme... des gosses... Il n'est pas tombé du ciel! »

Il referme son dossier et incline son fauteuil. Il se sent inutile, tout à coup.

« Denis!

— Mouais!

— Des nouvelles de Mercadeux?

— Que dalle! Toujours aucun signe de vie! Sa nana bosse toute la journée... La gamine va au collège une fois sur quatre... C'est la crise! »

Martinot redresse violemment son siège.

« Quoi? Elle va plus à l'école? Branle-bas de combat! Il est planqué aux alentours... Peut-être même dans la baraque...

— Et la mère veut garder un œil sur la gosse!

— Exactement! Hop! Garde de nuit... Jumelles infrarouges, tenue *Fomec*, opération commando et tout le tintouin... J'avertis le parquet pour le flag... Je veux cet individu demain matin dans mon bureau!

— OK Chef! »

L'adjudant-chef Martinot se sent revivre. Enfin de l'action. Il fait tomber le dossier dans son tiroir ouvert et engaine son Sig-Sauer.

Quatre militaires se sont éclipsés dans le vestiaire pour une transformation expresse.

Avec son teint blanc et ses cheveux couleur de soleil, Hannelyse Mullermann est désignée pour garder

la boutique. Martinot le regrette un peu, il aurait adoré voir la jeune stagiaire belge en tenue de combat avec du cirage noir sur ses mignonnes joues roses. Il la confie à Antoine, le vieux maréchal des logis, qui en sourit d'aise.

La journée s'achève. Le juge Répomier, en charge de l'affaire, a faxé son accord pour une opération surprise. Il s'en faut encore de deux bonnes heures avant que la lumière baisse assez pour leur permettre de s'installer. Ils en profitent pour échafauder un plan de bataille.

— 20 —

Les gendarmes ont garé leurs véhicules dans un chemin creux en contrebas de Vaudeville. À l'abri des arbres, ils ont une vue imprenable sur la Marnâche. Tout semble calme. La fenêtre de la cuisine est illuminée. Une lampe brille sous les combles. Une autre se distingue au fond de la bergerie : la dame est sans doute dans sa salle de bain.

L'adjudant-chef Martinot règle les jumelles nocturnes et détaille chaque recoin des bâtiments. Tout autour, des points blancs mouchettent la prairie. Des bêlements mélancoliques déchirent parfois le silence peuplé de gazouillis, de croassements et de stridulations. Le printemps vit tout autour d'eux. Il fait un peu frais.

La lune déclinante joue à cache-cache avec les nuages mutins. Les hommes en treillis sombre et au visage noirci se tiennent accroupis dans les taillis. Leur chef guette le moindre mouvement. Il est persuadé que Mercadeux se cache aux alentours. Il a l'avantage de connaître parfaitement le terrain, mais l'officier compte sur l'effet de surprise, malgré tout.

Les heures s'écoulent. Les jambes s'engourdissent. Martinot envoie deux estafettes en reconnaissance rapprochée et propose aux autres d'aller se réchauffer

dans leur voiture. Personne ne se fait prier. Les éclaireurs sont heureux de pouvoir enfin bouger un peu, même si c'est au prix d'une course contenue et silencieuse. L'adjutant-chef en profite pour changer de position. Il franchit les barbelés et se glisse entre les brebis, dérangeant quelques agneaux qui s'égaillent autour de lui. Les mères bêlent pour appeler leur progéniture et le troupeau migre vers un lieu plus favorable au repos.

Martinot est maintenant à une trentaine de mètres de la ferme. Les relents aigres de la bergerie et des annexes sont plus présents. Il couvre en partie le haut-parleur de son talkie-walkie.

« Autorité à troupiers! »

Il réprime un chuintement trop sonore.

« Autorité à troupiers!

— Scouts 1 et 2 en position cent mètres sud-ouest...

— Autorité à trente mètres sud... Toujours rien...

— Ça bouge dans le clapier! »

Effectivement il y a un peu de remue-ménage à l'entrée de la grange: un chien à la race incertaine sautille autour de Danica qui porte un plateau avec une assiette, un verre et une bouteille. Pour autant qu'il puisse en juger, tout est vide.

« Autorité à troupiers! Le repas est fini...

— Elle mange dans sa salle de bain?

— Pas elle! Autorité à tous! On fonce... l'homme est dans la grange!

— On passe derrière, des fois qu'il y aurait une sortie secrète!

— Affirmatif! Déploiement dans cinq minutes. »

Le silence est troublé par un bruit de galopade

étouffé. Quelque part au-dessus, une voiture légère démarre, puis une seconde. Il faut un peu moins de cinq minutes pour atteindre le chemin de terre qui relie la ferme à la D9. Martinot suit la progression des phares qui dévalent la côte, sont un instant dissimulés à l'entrée de Haroué, éclairent les cyprès du cimetière, puis remontent lentement vers Crantenoy. Les lumières s'éteignent, les moteurs se taisent, chuintement d'herbe foulée avec précaution.

« Réserve à Autorité... 20 mètres au nord.

— Autorité à tous! On ne bouge plus! J'y vais seul. »

L'adjutant-chef enjambe les barbelés et se retrouve sur un petit chemin remblayé de vieilles tuiles qui conduit jusqu'à la cour. Il évite les trous et les bosses, manque se briser la jambe dans un enchevêtrement de fils de fer, saute une dernière ornière et pénètre dans la bergerie. Une lumière pâle brille au fond. Il dégaine son pistolet et franchit les derniers mètres dans un silence absolu.

Il bondit sur la porte qu'il ouvre à la volée.

« Marcel Mercadeux! Rends-toi! Tu es cerné! »

Dans le petit espace éclairé d'une lumière rosée, se tient une frêle silhouette d'adolescente, habillée seulement d'une chemise d'homme en soie noire mal boutonnée et d'un short rose qui flotte autour de ses cuisses maigres.

Martinot pousse un juron et fait demi-tour.

« On s'est fait avoir! Il est dans la chambre de la gamine. Je répète... Il est en haut! »

Bruits de cavalcade dans la maison, bruits de cavalcade dehors, cris, chocs, heurts, hurlements féminins, grossièretés masculines...

« Ça y est, chef! On le tient! »

Zora est en pleurs.

« Habille-toi, petite! On a besoin de ta déposition. »

La jeune fille ravale ses larmes et retourne dans la salle de bain, sous l'œil attendri mais vigilant du militaire.

— 21 —

Comme tous les enquêteurs du monde, qu'ils appartiennent à la police officielle ou non, Malthus Crombert a des informateurs: ses petites fourmis de l'ombre.

Au moment même où deux véhicules légers, chargés d'hommes en treillis, se sont engagés sur la route de Vaudeville, un coup de téléphone a alerté le détective. Peu de temps plus tard, un jeune garçon a garé son cyclomoteur pétaradant devant le portail *art déco* pour donner la destination définitive de l'expédition.

Malthus Crombert n'a pas jugé nécessaire de se déplacer. Il connaît le but de la manœuvre et ne doute pas du résultat. Il a juste demandé à l'une de ses fourmis de l'avertir du retour des troupes et s'est replongé dans la lecture des Mémoires de Joseph Fouché, œuvre édifiante sur la complexité de la police.

Le combiné blanc émet un son discret sur la table basse en citronnier. Le détective décroche, mais ne prononce pas un mot.

« Le fourgon est parti vers Crantenoy et est revenu avec les deux Clio.

— Merci. »

Le dialogue est bref, concis, essentiel. Malthus hésite un instant: Peugeot ou Borgward? Il est très

tenté par le coupé qui a le don d'agacer les gendarmes. D'un autre côté, l'heure avancée ne se prête pas aux ballades indiscretes. L'idéal serait de se rendre à pied jusqu'à la gendarmerie, mais c'est un peu trop loin : quatre cents mètres, par ce froid, brrr!

« Non ! Restons humble ! »

Il enfile un pardessus de vigogne, une écharpe de soie, décroche les clés accrochées près de la porte et sort. La nuit est belle, la lune, encore grosse, cisèle les ombres dans le petit jardin à l'anglaise. L'air embaume la rose trémière et le chèvrefeuille.

La voiture s'engage prudemment sur la rue de l'Abbé Harmand et glisse en silence dans le village désert. Çà et là quelques fenêtres palpitent au rythme de la télévision.

Les grilles de la gendarmerie sont fermées, mais le rez-de-chaussée brille de tous ses feux. Malthus Crombert appuie longuement sur la sonnette de son doigt ganté.

« Ça va ! On arrive ! Évidemment... c'est vous ! J'aurais dû m'en douter. Entrez !

— Vous êtes bien aimable, mon adjudant-chef. Je ne vous dérange, pas, au moins ?

— Si, bien sûr ! Mais je suppose que vous n'allez pas repartir chez vous, tranquillement, si je vous jette dehors...

— Vous me prêtez de bien mauvaises intentions, Cher Ami !

— Qui vous a prévenu ?

— Mon petit doigt... »

Le détective brandit son auriculaire gauche.

« Faites gaffe ! Je pourrais le mordre. »

Ils entrent en se faisant assaut de politesse.

Le hall de réception recèle Madame Mercadeux, sa fille, un gendarme encore déguisé en commando et la jeune stagiaire dont les yeux de myosotis commencent à se faner. Elle promène une cruche de café de l'un à l'autre, emplissant des mugs dépareillés.

« Voulez-vous une tasse, Monsieur Crombert?

— Volontiers, délicieuse apparition! »

La jeune fille rougit et remplit une tasse à la gloire de la gendarmerie nationale.

Danica et Zora sont côte à côte, unies dans le même silence pesant. La femme fixe un point sur le mur qui semble la fasciner. La gamine, les coudes sur ses cuisses, baisse la tête, la masse de ses cheveux cache son visage. Elle est vêtue d'un pantalon de jogging informe, de sa chemise de soie noire trop grande et d'un blouson en similicuir, trop petit d'au moins deux tailles.

Pascal Martinot a disparu, suivi par le militaire déguisé, dans la pièce adjacente d'où des éclats de voix filtrent de temps à autre. C'est l'endroit clef, semble-t-il et pourtant, Malthus Crombert se sent bien, dans ce hall, calé contre le comptoir de bois derrière lequel Hannelyse Mullermann s'est réfugiée.

Les doigts de Zora chiffonnent nerveusement les pans de sa chemise.

« Dites-moi, Jeune Fille, vous avez là une bien belle liquette. Elle a dû coûter très cher à vos parents. »

Silence, nul ne bouge.

« De la soie anglaise, semble-t-il, ou peut-être italienne. Non! Anglaise! J'en suis sûr. Col droit, poignets évasés... triple couture... Le noir est une

hérésie. Ce genre de chemise se porte blanche ou pourpre. On les trouve chez Hilditch & Key, dans Jermyn Street. »

Nouveau silence pesant troublé par la cuillère de Hannelyse remuant un hypothétique reste de sucre au fond de sa tasse.

« Vous connaissez Londres? Une ville magnifique pour faire du shopping: Marks & Spencer... Piccadilly Circus... Savile row... Regent street... Haymarket... Coventry... Carnaby... et Jermyn... Jermyn Street, où l'on trouve les plus belles et les plus chères chemises en soie... »

Hannelyse ne tourne plus son café. Elle écoute, légèrement penchée en avant.

« Qu'avez-vous donné en échange de cette liquette, Mademoiselle Mercadeux? »

L'adolescente replie ses bras sur son torse maigre, pour défendre son bien si précieux. Elle retient à deux mains les pans de la chemise, laissant apparaître un peu de chair crémeuse autour de la taille.

Danica murmure sans bouger la tête.

« C'est moi... donne... chemise... »

— Bien... c'est parfait, alors... je vais vous laisser... »

Il toque à la porte du bureau et entre sans attendre d'y être invité.

« Combien de chemises avez-vous, Monsieur Mercadeux? »

L'homme semble éberlué et regarde le nouveau venu avec étonnement.

Le gendarme Denis Maurois s'avance, comme s'il espérait cette question depuis des heures.

« J'en ai compté cinq dans la chambre.

— Et combien dans le panier de linge sale?

— Pas regardé.

— Mouais! »

Le regard de Marcel Mercadeux va de l'un à l'autre. Celui de Pascal Martinot également.

« C'est quoi cette obsession pour les chemises?

— Le nœud de l'affaire, cher ami... Le nœud de l'affaire... »

Le détective tourne les talons, traverse le hall et pose sa main toujours gantée sur la poignée, poursuivi par l'adjutant-chef.

« Ben! c'est tout?

— Oui, mon adjutant-chef, c'est tout. J'ai vu ce que je voulais voir. J'avance. Le ciel est moins sombre, à présent.

— Toujours vos manies des énigmes! Vous êtes agaçant, Crombert!

— Avez-vous téléphoné à Madame Duffit?

— C'était ça, votre numéro de téléphone? Il était faux.

— Excusez-moi, Cher Ami! L'émotion de l'instant, sûrement...

— Mouais! On va dire ça! »

Malthus Crombert ouvre la porte. Les senteurs nocturnes remplacent les odeurs figées de la salle d'attente. Danica lève la tête, Zora se détend, Hannelyse repose sa tasse.

Le détective est déjà près de son auto.

« Vous pouvez relâcher tout le monde. C'est une fausse piste.

— Comment ça, relâcher? Vous plaisantez?

— Comme vous voudrez. »

L'officier abat son poing sur le chambranle de la porte. Les trois femmes sursautent. Il se tourne vers l'intérieur et hausse le ton :

« Denis ! On raccompagne Madame et Mademoiselle. On garde Monsieur avec nous... pour compter ses chemises. »

Le rire de Crombert est couvert par le bruit de son moteur. Le juron de Martinot également.

— 22 —

Jo Murcina n'est pas un mauvais bougre. Il a juste suivi de mauvais chemins, rencontré de mauvaises personnes et s'est incliné sur ses mauvais penchants. Sur ses quarante-cinq années de vie, vingt-sept se sont écoulées derrière les barreaux. Ses aventures, ses peines, ses gloires sont gravées dans sa peau en allégories, en sentences, en festons. De ses orteils jusqu'à son cou, il est couvert de tatouages plus ou moins élégants, plus ou moins bien réalisés. Des tatouages de prison qui sont autant de stigmates. Une histoire qui commence par quelques larcins, des gamineries qui l'ont conduit en maison de correction, puis l'engrenage, les rencontres, la promiscuité, la gloriole. Un casier qui ressemble à un palmarès, des non-lieux, des sursis, des condamnations, des récidives, le rejet de tous.

Le seul qui l'ait jamais compris est son oncle maternel : un vieux de la vieille, qui a un peu tâté de la résistance, a fait toutes les guerres dans la légion étrangère et a toujours vécu un peu en marge. Il a légué à son neveu cette petite baraque sombre, rue des Écoles : une façade étroite, une fenêtre en bas, une à l'étage, un volet de bois en guise de porte, un mur décrépi et un jardinet envahi par les herbes folles.

Jo sort tout juste du trou et n'a pour subsister que son pécule et la promesse du RMI. C'est peu. Cette maison est une aubaine, elle lui permet d'avoir un toit sur sa tête en attendant de mettre à manger dans son écuelle. De son enfance tronquée, de son errance pénitentiaire, il n'a pas appris grand-chose. Il n'a aucun métier, peu d'instruction. Il sait fracturer une serrure, arracher un sac à main, braquer une épicerie, tirer au revolver, contourner un barrage, massacrer un adversaire à coup de poings. C'est maigre sur un CV et, surtout, ça fait mauvais genre.

Il ne se fait pas d'illusion. Un jour ou l'autre, un vieux complice va lui proposer un coup et il ne refusera pas. Du plus loin qu'il se souvienne, il n'a jamais songé à devenir docteur, ingénieur, plombier, maçon ou même manœuvre. Il a toujours vécu au jour le jour, sans se soucier ni du lendemain ni des conséquences. Sa vie est faite de trous et de bosses, de virages abrupts, de sinuosités. Il n'a réservé aucune place à une quelconque ligne droite, bien plate.

C'est pourquoi, assis sur une chaise de paille devant la table en formica dans la cuisine sombre de feu son oncle, il fait des projets bruyants et mouvementés.

C'est également pourquoi ses premiers visiteurs ont été les gendarmes locaux. Ils ont été courtois, compréhensifs, mais très fermes :

« Et surtout, Jo... t'évites de faire des conneries sur notre territoire. »

Il a acquiescé et a souri.

« J'essayerai, Chef. Promis! »

Personne n'a vraiment semblé convaincu, pas même lui.

— 23 —

Le fax est arrivé de Londres via le procureur : deux pages simples rédigées dans la langue de Shakespeare, assorties d'une photo en noir et blanc aux contrastes sinistres. L'homme est bien habillé : chemise blanche, cravate rayée, veste sombre. Il ne sourit pas, ses yeux clairs transpercent l'objectif et une moue figée donne à ses traits une impression de cruauté malsaine.

« Anthony, William Shaun, né à Haverfordwest, dans le Pembrokeshire au Pays de Galles, le 20 avril 1979... famille modeste... père cuisinier sur un bateau de croisière, mère couturière... études brillantes à Swansea puis à Cardiff et Oxford... Professeur d'histoire au Saint-Pancrease College... Auteur, notamment, d'un mémoire intitulé : *La dissolution sociétale post-victorienne et ses implications migratoires*, décrivant la chute des valeurs dans la société britannique au début du XX^e siècle. »

L'adjudant-chef Martinot remplit sa tasse de café fumant et contemple une nouvelle fois la photo austère. Il se trouve chanceux de ne pas être étudiant à Oxford avec un tel individu comme prof. Il compare ce portait à celui qui circule depuis plusieurs semaines dans tous les bureaux de police en Europe. C'est bien le même homme, qui est venu mourir par une nuit

pluvieuse, le cul dans une flaque d'eau, attifé de vêtements indignes de sa condition.

La deuxième page est consacrée à la vie sociale d'Anthony Shaun : professeur diversement apprécié par ses collègues, mais néanmoins bien noté, membre d'un cercle d'amateurs d'armes anciennes et d'un club sportif. Malgré sa jeunesse, il est également troisième vice-président de la Confrérie Héraldique Galloise, anime des colloques et écrit des articles fort prisés dans la revue de l'association.

Fiancé à Miss Frances Morton, professeur de littérature anglaise, ils résident ensemble à Drayton, au sud d'Oxford, dans un petit pavillon, tout près du terrain de golf, dont il est un fervent adepte.

Hormis une condamnation pour conduite en état d'ivresse, à l'âge de dix-neuf ans, et une autre pour avoir saccagé un pub qui refusait de le servir après l'heure légale, quelques mois plus tard, c'est un citoyen plutôt paisible, doté de nombreux amis. D'ailleurs, on ne lui reproche plus rien depuis des années.

Bref, la lecture du fax n'apprend rien sur la présence de M. Shaun sur le sol français, loin de son prestigieux collège, de son cercle et de ses élèves.

La seule utilité de ce message est de mettre enfin un nom sur le dossier *09/2047/54252*. L'enquête va pouvoir progresser. Première opération : vérifier les hôtels, les loueurs de voitures, les agences de voyage. Il y a quelque part, dans un registre, le nom d'Anthony Shaun. Dès qu'on aura trouvé ce premier fil, il suffira de tirer dessus pour défaire l'écheveau. Du moins, Martinot l'espère-t-il.

— 24 —

Recroquevillé dans son fauteuil au milieu de son living, Roger Mansuy pleure.

Il pleure sur son passé éparpillé un peu partout dans la maison. Il pleure pour le chat en céramique qui gît sur le flanc et dont la tête a roulé on ne sait sous quel meuble, pour le service en porcelaine vomé par le buffet et dont les assiettes brisées jonchent le parquet, pour le canevas lacéré, pour sa télé volée, pour ses livres déchirés. Au premier étage, les quelques bagues et colliers de son épouse ont disparu, ainsi que la montre à gousset du grand-père, arrêtée depuis des lustres. Le miroir de la salle de bain est en mille morceaux, le couvre-lit en patchwork maculé d'étrons puants, la chambre d'amis recouverte de graffitis.

Les gendarmes sont repartis. Ils ont été gentils, patients. Ils ont relevé des empreintes digitales, des traces de sueur et de salive. Ils ont promis que l'enquête irait vite et que les coupables seraient rapidement retrouvés.

Roger Mansuy s'en fiche de ces voleurs. Cette maison toute simple, achetée sur plan et montée en six mois, était le domaine de Martine. Le canevas, c'est elle qui l'a brodé, le chat en céramique, c'est elle qui l'a sculpté, le service en porcelaine, c'est elle qui l'a choisi, le couvre-lit en patchwork, elle également.

Martine est morte il y a un an et depuis, Roger n'a rien bougé, rien jeté, rien remplacé dans ce qui est devenu un mausolée. Il n'a même rien ajouté à ce décor familier, blanc et ocre aux meubles de chêne cirés, aux tentures couleur de soleil, au parfum suranné. Il s'est contenté de renouveler les fleurs dans le grand vase de Baccarat qui, curieusement, est resté intact au milieu de ce champ de ruines.

Roger est épuisé, anéanti. Il ne se sent pas le courage de ranger, laver, nettoyer, débarrasser. Il est prostré dans son fauteuil, les pieds parmi les débris, la tête vide. Il ne parvient même pas à exprimer sa peine, à extérioriser sa douleur. Il voudrait crier toute la haine que lui inspire cette agression, ce viol. Il a l'impression que l'on vient de tuer Martine une seconde fois.

Il faut qu'il se lève, pour téléphoner à sa banque, faire opposition à son chéquier volé, contacter l'assureur, apprendre la nouvelle aux enfants. Il faut qu'il rassemble le peu d'énergie qui lui reste, qu'il appelle à l'aide ses rares amis.

Il contemple d'un œil morne une soupière qui semble miraculeusement intacte. Un petit bout d'espoir, même s'il n'a jamais aimé la soupe.

Deux yeux verts le regardent sous le vaisselier dévasté: il a retrouvé la tête du chat.

Il sèche ses larmes et murmure:

« Bande de petits salauds! »

Il se déplie et grogne quand ses vieux os grincent.

« Il est temps de faire un peu de ménage! »

D'un coup de pied, il envoie valser la soupière qui se brise contre l'angle de la bibliothèque. On achève bien les chevaux blessés, pourquoi pas les souvenirs.

— 25 —

Sept silhouettes encapuchonnées bravent la pluie battante, au milieu d'un champ boueux de Vaudeville.

Entre deux bourrasques, on distingue, dans l'ombre, le jardin à la française qui sert d'écrin au château des Craon.

Les conjurés ont renoncé à leur verger habituel en apercevant une voiture de patrouille habilement dissimulée sous les arbres. Heureusement pour eux, ce ne sont pas les lieux élevés qui manquent dans la région.

Cette fois, point de feu, point de serments solennels, juste une réunion comptable, une sorte de cérémonie de remise des prix.

L'une des silhouettes déroule un parchemin et déclame avec un léger accent qui se perd dans le fracas de la pluie :

« Messires Hubert et François, pour avoir intrigué les autorités locales : 300 tournois.

— Messires Rodolphe et Alexandre, pour avoir dérobé un animal de compagnie : 200 tournois.

— Messires Tristan et Horace, pour avoir effrayé un habitant : 300 tournois. »

Les autres se tournent vers lui.

« Et vous, Messire Philip ? »

L'homme range le parchemin sous sa cape.

« Je prépare le coup de grâce, le fait d'armes qui nous fera enfin connaître du plus grand nombre! »

Un murmure approbateur traverse l'assistance. Un éclair, suivi immédiatement du tonnerre, ajoute un peu à l'atmosphère dramatique.

« Dans quelques jours, les imposteurs qui ont spolié nos pères apprendront combien il en coûte de s'attaquer aux Comtes de Haroué-Sampigny! »

Un nouveau coup de tonnerre, une nouvelle bourrasque.

« Pour nos ancêtres, pour notre dynastie, pour notre honneur, jurons, mes cousins, de raser cette bâtisse odieuse et de faire de ses ruines le fondement de notre maison! »

Tous ensemble lèvent le poing, tous brandissent une arme et tous crient dans le même élan du cœur :

« Nous le jurons! »

Un nouvel éclair illumine l'assemblée hétéroclite et le déluge se déchaîne, éparpillant les participants.

— 26 —

Malthus Crombert s'est offert un petit voyage à Oxford. La fin du printemps est la saison idéale pour se rendre dans le sud de l'Angleterre et la ville universitaire renferme de tels trésors. Que de pubs à visiter, que de restaurants exotiques, que de pintes de *stout* à goûter!

Il est descendu au Randolf sur Beaumont Street, en plein cœur de la cité, un îlot de confort bourgeois au milieu de l'agitation estudiantine. Il est allé respirer le parfum local à l'Ashmolean Museum, juste à côté de son hôtel avant de se faire conduire à Drayton.

C'est une banlieue tout à fait charmante: de petits pavillons à un ou deux étages posés sur des jardinets verdoyants. Haywards road, n'a de route que le nom: cent mètres de bitume entre deux champs de céréales. Anthony Shaun y occupait un cottage carré précédé d'une pergola où s'entremêlent un rosier et une glycine. La maison est fermée, les volets tirés.

À gauche, la même construction carrée déborde de joie et de vitalité. Deux enfants roux comme toute l'Irlande et toute l'Écosse réunies volent sur une balançoire verte, pendant que leur mère, à la chevelure toute aussi flamboyante, épluche des pommes de terre, assise en tailleur au milieu de la pelouse.

« Bonjour, Madame! Vous avez de bien beaux enfants. »

La dame lève la tête et sourit à cet étranger emmitouflé comme en hiver dans un invraisemblable pardessus en poil de chameau.

« Bonjour, Monsieur! De vrais petits anges! Ne sont-ils pas joyeux?

— ...Et plein de vie! »

Les enfants regardent le nouvel arrivant, le trouvent sans intérêt et volent encore plus haut en poussant des petits cris de plaisir. Malthus Crombert sourit et s'approche un peu plus de la cuisinière.

« Excusez-moi de vous déranger, je suis de passage à Oxford et je pensais voir mon ami Anthony... Anthony Shaun, votre voisin.

— Oh oui! mais il n'est pas ici. Parti en voyage. Fran est au travail.

— Quel dommage! Je souhaitais leur dire bonjour. »

La dame enflammée pose son couteau et regarde sa montre.

« Elle rentrera peut-être ce soir, mais pas avant sept heures, je pense.

« Hélas, je ne connais pas Miss Morton. Je ne suis pas venu à Oxford depuis plusieurs années. Je comptais justement faire sa connaissance.

— Oh! Elle est adorable! Un ange sur la terre! »

Crombert se dit qu'en la matière, les deux angelots bruyants lui suffisent amplement.

Le taxi est garé à l'angle de Steventon et Haywards, son chauffeur fume, appuyé sur l'aile. Le détective est hésitant. Apparemment, les voisins ne savent rien du décès de Shaun. Qu'en est-il de Miss Frances Morton?

Il ne peut croire que la police d'Oxford ne l'ait pas avertie. Peut-être que *l'ange sur la terre* ne se confie pas à la première venue.

« Bien! Je suis désolé de vous avoir importunée.

— Au contraire, je suis ravie d'avoir fait la connaissance d'un ami d'Anthony. Ne voulez-vous pas attendre Fran? Un peu de thé, peut-être...

— Non, je vous remercie. Je dois retourner à l'université pour une conférence. Je repasserai peut-être plus tard. Vous saluerez Miss Morton pour moi: Jean Durand.

— Oh! Vous êtes français!

— Absolument, Madame. Je vous laisse à vos épiluchures et à vos anges. »

La dame sourit de cette boutade et salue de la main. Malthus Crombert s'incline et s'éloigne en chantonnant.

— 27 —

L'adjudant-chef Martinot est un peu débordé. Trois cambriolages au goût de vandalisme en une semaine, un à Haroué, un à Lemainville et l'autre à Ormes, ajoutés au meurtre d'Anthony Shaun, c'est beaucoup pour une unité d'ordinaire plutôt tranquille. Les maires s'inquiètent, le préfet également, le procureur trépigne, le juge s'impatiente et quelques jeunes loups de la Brigade de Recherche à Nancy se verraient bien entrer dans la danse, « Juste pour aider, bien sûr ».

Il est clair qu'un ou plusieurs individus ont décidé de pourrir la vie de l'officier. Il garde toujours un œil sur son principal suspect, ce cher Mercadeux, mais ne croit plus trop à sa culpabilité. L'homme est juste un voleur de poules, pas un criminel aguerri. Il y a bien Jo Murcina, le repris de justice providentiel, mais nulle part dans son épais dossier n'est mentionnée une quelconque propension à la violence gratuite. Or, au cours des trois cambriolages, le ou les coupables se sont montrés particulièrement vicieux, brisant tout pour le plaisir. Peut-être la maigreur du butin les a-t-elle entraînés à des exactions disproportionnées, mais là encore, Martinot n'arrive pas à y croire.

Que son canton soit devenu Chicago en quelques semaines le laisse perplexe. La délinquance rurale se

limite généralement à quelques querelles de voisinage, quelques petits larcins, quelques bagarres d'ivrognes, des excès de vitesse sur les routes mal surveillées ou un peu de braconnage. Le plus grand crime dont il ait eu à s'occuper jusqu'à présent consiste en un vol de cinquante têtes de bétail et la blessure mortelle au fusil de chasse du propriétaire qui voulait sauver son bien. L'affaire avait, d'ailleurs, été rondement menée, puisque les voleurs, pas bien malins, avaient tenté de revendre les bêtes maquillées à un agriculteur qui se trouvait être fils de gendarme.

Il y avait eu, également, la tentative de meurtre d'une femme sur son mari alcoolique et violent, à coup de tisonnier et de fourche. L'époux avait passé quelques jours en soins intensifs avant de réapparaître, au café-tabac, couvert de bandages, pour être acclamé par ses compères de beuverie. L'épouse, quant à elle, avait bénéficié des circonstances atténuantes et écopé de six mois avec sursis et dix-huit mois de mise à l'épreuve. Elle en avait profité pour demander le divorce et jeter son mari à la porte.

Un tel quotidien ne prépare pas la brigade de Haroué à cette vague de violence sans précédent. Il est difficile de faire l'amalgame entre le meurtre et les cambriolages. C'est donc sur deux fronts que l'adjudant combat avec ses mains vides.

— 28 —

Malthus Crombert a loué une voiture. À défaut d'une Bentley, il espérait trouver une Jaguar ou, au pire, une BMW. Il a dû se contenter d'une Opel massive et tape à l'œil, rebaptisée Vauxhall pour faire couleur locale. Il a eu une pensée émue pour la longue lignée de constructeurs britanniques, Alvis, Austin, Rover, Sunbeam, Singer, Morris, MG, Aston, Rolls Royce, toutes perdues ou rachetées par des détrousseurs de cadavres.

Le voici revenu dans Haywards street sous une pluie fine typiquement anglaise qui a chassé tout le petit peuple des jardinets. Il a enfilé un imperméable sombre sur sa veste de tweed et une casquette assortie pour se glisser jusqu'à la maison d'Anthony Shaun. Elle est toujours close, mais un rai de lumière filtre sous les volets. Miss Frances Morton est rentrée.

Le détective incline son parapluie vers l'ouest pour éviter les rafales qui tourbillonnent autour des pavillons. Il appuie délicatement sur le bouton de sonnette au milieu d'un socle de marbre orné d'un Cupidon à l'arc bandé. Un tintement feutré résonne loin à l'intérieur.

Un bruit de petits pas menus, l'huis s'entrouvre et Malthus Crombert retient son souffle.

Miss Morton est petite, mince, délicate et délicieuse. Ses cheveux noirs et très courts entourent un visage ovale à la peau ivoirine. Un œil pressé la confondrait aisément avec un jeune adolescent, mais les lèvres pulpeuses peintes d'un vermillon lumineux et les rondeurs à peine esquissées déformant son corsage ne laissent aucun doute. Et puis, il y a ses yeux en amande, brillants, intrigants, mystérieux, un peu inquiets. Des yeux de lapis-lazuli aussi profonds que des lacs de montagne.

« Oui! »

La voix est légère et voilée.

« Miss Morton? Pardonnez-moi de vous déranger si tard. Je suis Jean Durand, un vieil ami d'Anthony Shaun... et... »

Il laisse sa phrase en attente. Est-elle au courant du meurtre? Sait-elle ce que faisait son fiancé en France? Sait-elle qu'il était en France?

Le sourire de la jeune femme s'épanouit et elle s'efface.

« Mais entrez donc vite! Je suis ravie de rencontrer un ami de Tony! »

Elle referme la porte et tend la main vers son hôte.

« Donnez-moi votre trench-coat! Il faisait si beau tout à l'heure et voyez donc!

— Merci, Mademoiselle. Vous êtes très aimable et très charmante. »

Les vêtements dégoulinants sont accrochés à une patère et le détective suit son hôtesse dans un salon meublé de bric et de broc mais rendu chaleureux par de nombreux coussins aux couleurs chaudes. Elle tombe, plutôt qu'elle ne s'assoie, dans un fauteuil de

toile bariolé. Malthus cherche un meuble propice à l'accueillir et jette son dévolu sur un sofa au cuir craquelé qui le place juste en face de la belle.

« Anthony est parti en voyage d'études. Il revient peut-être dimanche soir. Je suis désolée.

— Où ça, le voyage d'études?

— En Espagne, dans la province de Galice. Vous connaissez la passion de Tony pour la civilisation celte et tout particulièrement ce qui concerne le Pays de Galles.

— En effet!

— Un chercheur basque a découvert un cimetière gallois près de Pontevedra. Un site très riche avec des armes, des bijoux, des cercueils de pierre... »

Les yeux bleus brillent d'excitation, les hautes pommettes colorées, le souffle saccadé.

« Tony est tout à fait enchanté!

— Mais je partage cette allégresse. Je suis moi-même une sorte de chercheur...

— Dans l'archéologie?

— Non. Rien d'aussi pragmatique. Je perce le fond des âmes. »

La demoiselle hausse les sourcils et prend un air plus grave.

« Êtes-vous un clergyman?

— Non, rassurez-vous, Jeune Fille, je ne prêche ni la vertu, ni l'intolérance. Il y a d'autres façons de traquer le mal. »

Miss Morton ne semble pas convaincue, mais laisse son sourire naturel reflourir sur ses lèvres parfaites.

« Comment connaissez-vous Tony?

— C'est hélas, une très particulière et très douloureuse histoire, que j'hésite à partager avec vous. Il vaudrait mieux que vous posiez la question à Anthony.

— Vous m'inquiétez!

— Non, plus rien de très grave, à présent! Il vous suffit de savoir que je suis mêlé de près à son existence. »

La jeune femme saisit l'ours en peluche qui occupe le siège voisin et le serre sur son giron. Elle a, maintenant, tout de la petite fille apeurée à qui l'on raconte une histoire d'horreur. Elle replie ses jambes sous elle, dérangeant l'ordonnance de sa courte jupe, ce qui permet à Malthus d'apprécier le galbe et le velouté de ses cuisses.

« Avez-vous des nouvelles récentes d'Anthony?

— Oui, il m'écrit régulièrement des *textos*, chaque fois qu'il sort du trou, comme il dit. Et son frère me téléphone de temps en temps.

— Il est parti avec son frère?

— Pas exactement, mais ils sont en contact. Peter travaille en France et lui rend visite au moins une fois par semaine.

— Je vois! Et vous-même... Vous êtes professeur, également...

— Oui! J'enseigne Chaucer, Ainsworth, Kingsley, Kipling, Stevenson...

— Pas Shakespeare?

— Si, mais mes élèves le détestent... et moi, je ne l'aime pas.

— Vous devez préférer Spencer ou Marlowe... Non, je vois plutôt Byron ou Keats, n'est-ce pas?

— Whitman, Tennyson, Longfellow...

— Hummm! Excellent choix! Et Edgar Allan Poe, Mary Shelley, Bram Stoker?

Elle caresse le nounours, pose ses lèvres entre les oreilles arrondies.

« Il y a beaucoup de... d'intensité chez Poe... et de tendresse chez Dracula. Quant à la pauvre créature de Mary Shelley... tellement... romantique... »

— Et quels sont les auteurs d'Anthony?

—Bof! À part ses vieux papiers et ses bouquins d'histoire... »

Elle jette soudain son ours qui se retrouve de travers sur le fauteuil de gauche.

« Mais je suis impardonnable... je ne vous ai rien offert. »

Elle vole vers un meuble bas et ouvre les portes sur un assortiment de bouteilles.

« J'ai du scotch, du cognac, du vin, du peppermint, du cherry... J'ai également du thé anglais ou thaï... »

Elle a un geste charmant en direction de ses yeux en amande et de ses seins minuscules.

« Et j'ai du jus d'orange et de la vodka, dans le frigo... »

— Vous n'avez pas de bière?

— Pas de bière? Chez un Gallois? Mais ce serait... une sorte de crime... Brune, blonde, rousse? »

Malthus la regarde droit dans les yeux et murmure :

« J'ai un faible pour les petites brunes pétillantes. »

Une petite rougeur illumine les pommettes d'ivoire.

« Ah! les français! »

Elle s'enfuit pieds nus vers la cuisine et un bruit de verres entrechoqués trouble le calme de la maison.

Le détective élève la voix pour être entendu.

« Vous enseignez à Oxford? »

Elle revient portant une bouteille de *Brains* et une pinte en grès roux.

« Mon Dieu! Non! Je suis préceptrice dans une famille de North Charlton. Il y a trois enfants: une fille et deux jumeaux. Leur père est président d'une banque et leur pauvre mère est décédée.

— Et vous rentrez tous les soirs?

— D'ordinaire oui. Mais comme Tony est en Espagne, j'en ai profité pour m'installer chez une vieille copine de fac à Brownside. Ça fait moins loin...

— Et pourquoi êtes-vous là, ce soir?

— Parce que Sioban m'a dit que vous souhaitiez me voir.

— Qui est Sioban? »

Elle le regarde avec amusement et cligne de l'œil.

« La jolie rousse pulpeuse qui habite à côté... Elle m'a dit qu'il y avait également des policiers qui ont toqué à ma porte, cette semaine, et aussi que mon téléphone ne cesse de sonner. »

Malthus vide sa chope. Dommage! La *Brains* est un peu trop fraîche, mais il n'a plus le temps d'attendre. Il s'extrait du canapé avec difficulté.

« Je vais vous laisser, charmante demoiselle, mais je le regrette. Ce fut un plaisir de vous rencontrer. Merci pour la bière. »

La belle bondit sur ses pieds. Sa jupe a un peu de mal à reprendre sa place, mais elle ne fait aucun effort pour la lisser. Elle court jusqu'au couloir pour décrocher l'imper, à peine séché.

Le détective enfile son vêtement, récupère son parapluie et tend la main pour prendre congé, mais la

jeune femme en a décidé autrement: elle plaque un baiser parfumé au coin des lèvres de Malthus.

« Au revoir, Monsieur Durand! À bientôt, peut-être!
— À bientôt, charmante enfant! Je l'espère. »

Le vent nordique a succédé au crachin britannique. Le détective remonte son col, enfonce un peu plus sa casquette et presse le pas vers sa voiture.

Dans son dos, les yeux en amande de la belle eurasienne suivent sa silhouette penchée sous la bourrasque.

Le téléphone la fait sursauter. Elle claque la porte et se précipite vers le salon.

— 29 —

Zorica Mercadeux a reçu sa robe de bal.

Il est rare que la voiture de la poste prenne le chemin de la Marnâche : guère plus de douze lettres par an, rien que des factures, qui atterrissent au fond de la boîte sur le bord de la départementale. Parfois un mot doux de l'administration amène la préposée jusqu'à la porte, mais là... Un vrai miracle : un colis.

Une belle écriture large et ronde sur un bristol protégé par une enveloppe de plastique. Le nom de l'expéditeur ne mentionne que des initiales et une boîte postale à Londres dans le West End.

Danica est muette et Zora semble encombrée par cet objet inhabituel. Elle ne sait que faire, que penser. Le carton est bleu foncé, clos avec une ficelle épaisse. Il suffit juste de couper le lien pour découvrir l'intérieur, mais l'adolescente est à la fois fascinée et horrifiée par ce qu'elle risque de découvrir. Elle voudrait pouvoir s'enfuir, courir au loin ou se terrer dans sa chambre au milieu de ses souvenirs.

Danica a pris la décision pour elle. Elle lui tend une paire de ciseaux aux lames acérées. La cordelette ne résiste pas. Une dernière hésitation, la jeune fille soulève le couvercle, écarte le papier de soie.

« Oh! »

Mère et fille ont poussé ce même cri en chœur. Zora soulève le contenu et le place contre son corps maigre.

La robe est longue, en soie vaporeuse rouge sombre, bordée de dentelle couleur flamme, avec de minces bretelles. Des escarpins cramoisis complètent la tenue.

Un bristol armorié est épinglé sur le plastron :

« Une robe de princesse pour le premier bal de ma comtesse. Signé: William »

Zora tente une petite pirouette qui soulève le tissu arachnéen. Un sourire béat illumine sa longue face d'ordinaire si sombre. Danica sourit également devant ce bonheur inhabituel de sa fille.

« C'est William! C'est mon William!

— Qui? William?

— Mon fiancé, maman.

— Fi... an... cé? Quoi fiancé? »

L'adolescente continue à virevolter au milieu de la cuisine, fredonnant ce qui pourrait s'apparenter à une valse.

« C'est l'homme de ma vie! Il veut m'épouser, après le bal. Il m'a promis!

— É... pou... ser? Marier? Trop jeune, non?

— Mais non, maman! Nous nous marierons en Cornouailles, dans son château...

— Non! Tu es quatorze... seulement! »

La jeune fille tourne. Elle est rouge d'excitation. Elle exhibe un téléphone portable dernier cri.

« William va m'enlever sur son grand cheval blanc et me conduire au bal. Puis, à minuit, il m'épousera. Et je serai comtesse. J'aurai une couronne de diamants et de rubis.

— Fille... Folle...

— Non, je ne suis pas folle! William m'a dit tout ça. Nous irons dans un endroit secret et il me conduira jusqu'à son château. »

Zora repose sa robe de princesse dans son écrin de papier et entraîne sa mère dans sa farandole.

« Viens avec moi, maman! Nous irons danser au bal de la cour et ensuite, tu m'aideras à m'habiller pour la noce.

— Fille... Folle...

— Oui, maman! Fille folle d'amour! »

La porte s'ouvre. Mercadeux observe et en laisse tomber sa mulette de stupéfaction. Un garenne, à la patte blessée, s'en échappe et s'évade par la porte restée ouverte.

« Bon sang! l'bestiau qui fout le camp! »

Danica et Zora interrompent leur ronde folle.

« Qu'est'qu'vous foutez donc? »

Mère et fille s'esclaffent en chœur en se tenant les côtes.

« Fille folle... Mère folle... Fille folle... Mère folle... »

Elles se remettent à danser, pendant que l'homme s'assied au coin de la cheminée éteinte pour se rouler une cigarette.

— 30 —

Malthus Crombert a fait jouer ses influences pour forcer la porte du Socrate Club dans Merton street, mais il n'a trouvé personne d'assez bavard pour le renseigner sur Anthony Shaun. À l'exception de sa marque de whisky préférée et de son score au whist, il semble que l'honorable généalogiste ne laisse aucune trace dans les mémoires.

Après une nuit réparatrice dans un lit moelleux du Randolf et un solide petit déjeuner authentiquement anglais, il se sent prêt pour une balade jusqu'à l'extrême pointe du Pembrokeshire. La météo de la BBC est très optimiste et la grosse Vauxhall grise semble suffisamment confortable pour assumer les deux cents et quelques miles qui séparent Oxford de Haverfordwest.

Il a quitté l'autoroute et s'est offert un petit détour par les docks de Newport pour déguster un plateau géant de fruits de mer dans un bistrot, non loin de la gare routière, peuplé de marins et de dockers, dans les relents de bière, de gazole, de bois, de ferraille, le tout enrobé par l'odeur puissante de l'iode.

Miss Simpleton ne garde de ses splendeurs d'antan que ses grands yeux bleus et une poitrine opulente qu'elle contient, honorablement, dans un décolleté

affriolant, bien que la dame ait sûrement dépassé la cinquantaine depuis fort longtemps. Un badge bordé de rose proclame qu'elle se prénomme Bambi et qu'elle est préposée à l'état civil.

Malthus Crombert utilise son sourire spécial pour éternelles demoiselles et se prétend généalogiste à la recherche de la famille Shaun. La Miss s'illumine, ses yeux deviennent encore plus brillants, sa généreuse poitrine se gonfle d'allégresse. Elle prend une voix feutrée pour révéler :

« Avant d'être secrétaire, j'étais institutrice...

— Mais c'est merveilleux. Tous les petits garçons devaient être amoureux de vous! »

La vieille demoiselle rougit un peu sous l'épaisse couche de fard.

« J'enseignais à l'école principale du centre. J'ai bien connu les frères Shaun que j'ai eus dans ma classe pendant quatre années. Anthony et Peter, tous deux ravissants, radieux, inventifs et si... intelligents!

— Des jumeaux?

— Non! Ils avaient dix mois de différence, mais Peter avait été très malade dans sa petite enfance. Du coup, les deux frères étaient dans la même classe.

— Ils se ressemblaient?

— Oh oui! Bien sûr! On aurait dit deux gouttes d'eau de la même cruche. »

Malthus sourit de l'expression.

« Que sont-ils devenus vos charmants bambins?

— Ils ont fait de brillantes études: pensionnat à Swansea puis le collège à Cardiff... »

Les yeux bleus se font rêveurs. La silhouette, un peu tassée, se redresse.

« Ils sont venus me voir, avant de partir pour Oxford. De bien beaux jeunes gens, forts, magnifiques... »

Elle tend sa main et fait miroiter une bague ornée d'un zircon bleu entouré de strass.

« Peter m'a offert cette bague et... »

La vieille demoiselle soupire, le regard plein de larmes d'émotion.

« Et ils m'ont emmenée au théâtre, voir *Roméo et Juliette*... »

Ses lèvres frémissent.

« Et ensuite... »

Cette fois, elle rougit vraiment. Elle redevient soudainement l'employée de mairie un peu coquette. Malthus se demande quel peut être son vrai prénom: Béatrix, Bridget?

« Et ensuite, Bambi?

— Et ensuite... rien... la vie... une carte pour mon anniversaire, une pour Noël... une pour la Saint Valentin... et puis, plus grand-chose... Bonne année... Meilleurs vœux... Des choses comme ça... »

Une larme lourde trace son sillon dans l'épais plâtrage de sa joue droite. Elle sèche ses yeux avec un coin de kleenex.

« Vous ne les avez jamais revus?

— Si, une fois, Anthony voulait un extrait de naissance pour se marier. Il était accompagné par une petite Chinoise, tout juste majeure. Il m'a à peine regardée. Il n'avait d'yeux que pour cette créature... »

Cette fois, les yeux d'azur jettent des éclairs.

« Et Peter?

— Ah lui! Il téléphone, de temps en temps, pour prendre des nouvelles, connaître les derniers potins de la mairie... »

Elle tamponne ses yeux pour sécher les larmes qui s'écoulent lentement.

« Ça doit lui servir... à Londres...

— À Londres?

— Oui, il a un poste important dans un ministère... Il bouge beaucoup... De temps à autre, je reçois des cartes de l'étranger... Rien d'affectueux... Juste: "Meilleurs souvenirs"... »

Il y a comme de l'humidité dans la voix feutrée de la vieille demoiselle.

« Hum! Meilleurs souvenirs! Et les miens, de souvenirs... Il s'en fout de mes souvenirs... Il les a oubliés, enterrés... piétinés... Ah... Les jeunes gens... Comme ils peuvent être...

— Ingrats?

— Pervers! »

Elle éclate en sanglots, son opulente poitrine est secouée de spasmes, ses yeux bleus sont devenus atones. Elle n'est plus qu'une vieille dame aux appâts flétris, aux cheveux teints et aux peintures de guerre ruinées.

Malthus Crombert tend la main pour lui caresser la joue. Elle s'en empare et la presse contre sa bouche.

« Excusez-moi, Monsieur... Ce n'est pas dans ma nature... Jamais je ne me laisse aller... Mais vous savez...

— Oui, Miss! Je sais... Le monde est parfois cruel, mais l'amour l'est toujours...

— Ce n'était pas une vilaine histoire, comme certains l'ont prétendu... Ils m'ont chassée de l'école,

parce que... Mais ce n'était pas sale... Je les aimais... tous les deux... Ils étaient si beaux, si brillants, si intelligents... si doux...

— Comment vous appelez-vous?

— Marjorie!

— Pourquoi Bambi?

— C'était leur film préféré! »

Malthus retire sa main humide de larmes, tachée de fond de teint pâle et de rouge à lèvres carmin.

« Je vais vous laisser, Marjorie. J'ai beaucoup aimé bavarder avec vous. Vous êtes une personne sensible. Je suis sûr qu'en cherchant bien, vous pourriez trouver un gentleman qui vous emmènerait au théâtre, au restaurant... Un gentleman qui vous permettrait d'oublier la perversité de la jeunesse...

— Vous avez sûrement raison, Monsieur... Mais... Ai-je envie d'oublier? »

Le détective s'éloigne du comptoir, atteint la porte et pose sa main souillée sur la poignée. Il se retourne une dernière fois.

La demoiselle s'est calmée. Ses yeux bleu pâle brillent dans son visage souillé. Ses cheveux blonds font une couronne de boucles autour de sa tête et sa poitrine, miraculeusement préservée, jaillit comme une injure au temps qui passe.

« Au revoir Bambi! C'est vous qui avez raison. Il ne faut jamais oublier son passé. Surtout quand il est si riche et si intense. »

Miss Simpleton agite sa main où brille sa bague de fiançailles.

« Au revoir, Monsieur, je vous remercie de m'avoir écoutée jusqu'au bout.

— Tout le plaisir était pour moi!

— Je ne connais même pas votre nom. »

Malthus Crombert franchit le seuil et se retourne une dernière fois.

« Quelle importance! Appelez-moi... Panpan.

— L'ami de Bambi!

— Oui, si vous voulez bien m'accepter comme tel.

— Au revoir, Monsieur Panpan!

— Au revoir, Marjorie! »

Il referme doucement la porte et s'essuie la main.

— 31 —

Le juge a autorisé un transport de la gendarmerie au Royaume-Uni aux fins d'enquête complémentaire. Avec un budget réduit, L'adjudant-chef Martinot et le gendarme Maurois devront se contenter d'une *guest house* dans Iffley road avec chambres minuscules et salle de bain sur le palier. Pour les repas, un *fish and chips* fera l'affaire.

Seule compensation, fort heureusement, le prestige de l'uniforme ouvre des portes et délie les langues. Le gérant *so british* du Socrate Club veut bien dire quelques mots sur Anthony W. Shaun, ses habitudes, ses fréquentations, ses manies. Pas de grandes révélations, mais une somme de menus détails que Martinot note dans son carnet à spirale en espérant que son anglais scolaire est assez à niveau pour comprendre toutes les subtilités protocolaires de Mr Pringle, *esq.* Denis Maurois n'est d'aucun secours à son chef, en l'occurrence. Il regrette un peu d'avoir choisi allemand en première langue et espagnol par la suite. Il se console en se disant que cela facilite ses rapports avec la blonde Hannelyse et qu'un jour, peut-être, une enquête le conduira à Francfort ou Barcelone. Pour l'heure, il se contente d'observer les gentlemen confortablement vautrés dans leurs fauteuils moelleux, lisant

le Times ou le Guardian et dégustant cherry et scotch avec des mines de circonstance.

« Et les femmes? »

Le gérant se raidit, comme si l'officier venait de la gifler.

« Les femmes! Au Socrate's! Bonté divine!

— Non, pas ici, bien entendu! Je voulais dire, en général, au-dehors...

— Les gentlemen ne parlent pas de sexe, ici. Seulement du temps, de politique, de cricket et de chevaux.

— Pourtant, il doit bien arriver... »

Mr Pringle, *esq.* se détend et consent une légère moue amusée.

« Il arrive... il est vrai... que ces Messieurs se laissent aller, parfois... et qu'ils parlent de Dames. Mais toujours en tout bien, tout honneur, bien entendu!

— Mr Shaun était fiancé, n'est-il pas?

— En effet! Une charmante demoiselle. Belle lignée... fille d'un officier de la Couronne et d'une femme apparentée à la famille Sihanouk.

— Ils n'étaient pas mariés?

— Les papiers de la jeune Lady sont difficiles à obtenir.

— Vous voulez dire que Miss Morton est en situation irrégulière?

— Bonté divine, non! Disons que les autorités thaïlandaises ont égaré le registre des naissances où figure la demoiselle. Un problème frontalier avec le Cambodge, un ridicule incendie...

— Le père ne peut-il...

— Hélas! Le père est mort en héros à Bassora et la

mère est retournée auprès de sa famille. La jeune Lady ne peut qu'espérer... »

L'adjudant-chef note fébrilement, regrettant déjà de n'avoir apporté qu'un seul carnet. Fort heureusement la ville universitaire doit regorger de papeteries où il pourra s'approvisionner.

« Et en dehors de Miss Morton? »

L'Écuyer du Socrate se tortille, mal à l'aise. Il souhaiterait ne pas avoir engagé la conversation. Il se demande ce qui l'a poussé à poursuivre aussi loin. À présent, il est trop tard.

« Je ne voudrais pas causer de torts... »

— Rassurez-vous, Mr Pringle, nous serons discrets. »

L'homme toussote, se redresse dans son fauteuil et se penche vers ses interlocuteurs.

« Il m'est arrivé de rencontrer Mr Shaun et son frère Peter en dehors de ces murs.

— Où? »

Pringle sent ses dernières barrières se rompre. Il est perdu. Il va devoir tout dire et ensuite...

« Au *Sexy Dream!* »

Il marque une pause, prend une rapide gorgée de *Cardhu*, se racle la gorge et poursuit :

« C'est une boîte de Soho où les Messieurs rencontrent des Dames. On danse, on... flirte... on... Il y a quelques chambres, très vastes, à l'étage...

— Avec de vastes lits?

— Hum! Il n'y a pas toujours de lits... parfois seulement des tapis... et des hamacs...

— Des hamacs? »

Pringle sourit.

« Oui... c'est fort amusant... »

— Je n'en doute pas! Miss Morton ne fréquentait pas le *Sexy Dream*, je suppose!

— Elle y venait, parfois. Mais elle n'aimait pas le hamac. C'est une jeune Lady très délicate...

— Elle préférerait sans doute un lit confortable.

— Pas toujours. Parfois, il lui suffisait de rester debout... enfin... courbée... »

Denis Maurois ne comprend pas un mot, mais devine au visage empourpré de son chef que la discussion a pris un tournant inattendu. Il jette un coup d'œil au carnet parce que Martinot vient de souligner un mot de plusieurs traits : « Partouze ». Denis regrette ses sept ans d'allemand et ses cinq d'espagnol. Il donnerait toute sa scolarité pour quelques rudiments du merveilleux langage de grand-papy Shakespeare et mamie Cartland.

« Et les jours où Miss Morton n'était pas là?

— Les frères Shaun avaient des goûts très éclectiques et des idées fort originales.

— C'est-à-dire?

— Voyons! Monsieur! Pas ici! »

Quelques gentlemen ont levé les yeux de leurs journaux et se sont tournés vers les trublions.

« Excusez-moi. Je voulais juste avoir une notion de cette originalité. »

L'homme se trouble et vide son verre d'un trait. L'alcool lui monte aux yeux et deux larmes embuent ses petites lunettes.

« Il y avait parfois quelques très jeunes filles et quelques très jeunes garçons.

— Des petits garçons?

— Oui! Mais pour les dames, bien sûr... enfin, le plus souvent...

— Je vois! Et les frères Shaun ne faisaient pas toujours la différence... pourvu que la peau soit douce... »

— Ça arrivait! »

Martinot referme son carnet. Il en sait assez, ou plutôt, il ne souhaite pas en savoir plus.

« Mon métier m'oblige à signaler ce qui se passe au *Sexy Dream*.

— Au Yard?

— Oui!

— Il y a beaucoup de Gentlemen et de Ladies qui fréquentent cet établissement. Des gens...

— Des gens bien placés?

— C'est cela, j'en ai bien peur!

— Je vois! Mais mon devoir de policier... »

L'Écuyer du Socrate sourit.

« Il y a également des policiers... parfois... »

Martinot se lève. Maurois l'imite. Mr Pringle reste assis, les mains bien à plat sur les bras du fauteuil.

« La porte se trouve derrière vous. Le maître d'hôtel va vous accompagner. »

Il lève un sourcil et un homme en noir surgit de nulle part. L'officier salue de la tête. Mr Pringle *esq.* reste rigide, un sourire courtois sur ses lèvres minces.

— 32 —

Le beau chevalier est venu chercher sa fiancée dans un taxi londonien vert, haut sur pattes, la cabine du conducteur séparée des passagers par une vitre, à l'instar des limousines d'antan. L'homme a galamment ouvert la portière arrière à la jeune fille, a baisé la main de Danica, puis s'est glissé derrière le volant sans quitter son melon du même rouge sombre que son frac.

La voiture rejoint la route, cahotant sur les ornières. Trois autres véhicules attendent, tous feux éteints. Le convoi s'ébranle en direction de Haroué. Ils arrivent rapidement sur la grande place. Trois véhicules, dont le taxi, passent devant le château, franchissent le pont et se garent sous les saules, en face du terrain de foot.

Le beau chevalier reste aux commandes de son engin, pendant que la jeune fiancée admire son allure distinguée. Elle voudrait tant lui crier son amour, lui dire à quel point son cœur s'emballe dans sa poitrine. Elle voudrait qu'il vienne près d'elle et qu'il la serre dans ses bras puissants. Elle voudrait tant... Mais elle attend, immobile sur sa banquette de vieux cuir, dans la pénombre.

La première lune d'été dessine des ombres sur les grilles de Jean Lamour. La quatrième voiture est

stationnée devant, vitres entrouvertes, autoradio à fond. Un couple de bergers allemands s'approche en grondant. Le conducteur sort et brave les bêtes :

« Salut les toutous! »

Les chiens aboient en chœur. La musique monte d'un cran et les vitres s'abaissent.

« Ben alors! Vous n'aimez pas Led Zep' ? »

Le passager sort à son tour, les bras chargés de paquets enveloppés de papier brun. Les chiens sont déchaînés.

« Chut! Taisez-vous! Vous allez réveiller tout le quartier! »

Le conducteur saisit un paquet et le jette négligemment dans l'enclos. Il fait renifler l'emballage par le plus gros des bergers sans le convaincre vraiment. Il récidive auprès de l'autre animal avec un peu plus de succès. Les deux colis sont poussés à travers la grille. D'autres sont lancés dans l'allée. Les deux trublions remontent en voiture et s'éloignent en direction du pont. Les aboiements s'éteignent peu à peu.

La quatrième auto rejoint le parking au bord du Madon qui murmure en contrebas en se brisant sur l'île aux canards. Des dizaines de volatiles somnoient dans un rayon de lune.

Le silence est revenu. Un des hommes quitte l'abri des frondaisons et repart à pas de loup. Il longe les douves où dorment les carpes centenaires et se retrouve devant les grilles. Les deux molosses dorment pattes emmêlées comme s'ils avaient voulu s'entraider au moment de sombrer.

L'éclaireur siffle deux notes claires. Des bruits de portes étouffés, quelques piétinements, le reste de la

troupe, six hommes lourdement chargés et quatre femmes vêtues de façon voyante, s'approchent. Le gentleman en frac et chapeau melon ferme la marche offrant son bras pour soutenir la jeune Zora pas très à l'aise sur ses escarpins neufs.

L'éclaireur tire une burette et un impressionnant trousseau de clés d'une sacoche qu'il porte en bandoulière. Il graisse les gonds du portillon et entreprend la serrure. Les minutes s'écoulent dans un cliquetis de ferraille. Nul n'est inquiet. On voit arriver les éventuels véhicules de loin et tout est calme autour de la place Bassompierre. Un dernier déclic : la porte s'ouvre sans un bruit. Le crocheteur traverse la cour d'honneur au pas de course pour attaquer la serrure suivante.

Le temps pour les noceurs de franchir l'espace découvert, l'huis est grand ouvert. Le cambrioleur déconnecte l'alarme. Le gentleman à melon sort quelques coupures de son portefeuille et les tend au roi du rossignol.

« Merci, mon Prince ! Ce fut un véritable plaisir de travailler pour votre Seigneurie.

— Monsieur Murcina, je n'hésiterai pas à vous solliciter, à l'occasion.

— Quand vous voudrez. »

Il salue la compagnie d'un large geste de la main.

« Je vous souhaite une belle soirée, M'sieurs... M'dames... »

L'homme sourit de toutes ses dents gâtées, charge sa sacoche sur son épaule et quitte le château d'un pas nonchalant.

La joyeuse assemblée investit le grand salon de l'aile ouest. Des tentures sombres sont hissées devant les

fenêtres et des torches électriques sont disposées tout autour de la pièce, lui donnant un aspect irréel. Un lecteur CD, équipé de deux gros baffles est installé sur une table contre le mur.

Philip, vingt-neuvième Comte de Haroué-Sampigny par Horatio, bâtard de Jézabel et frère de William, tire un disque de sa poche intérieure et le glisse dans l'appareil. Après un instant de silence, la musique explose. D'ordinaire, Zora écoute plutôt Death God 666, Marilyn Manson ou les vieux tubes de David Bowie et de Kraftwerk, mais elle connaît cette musique. C'est la soupe qui illustre les films que sa mère regarde : des trucs avec des robes de deux mètres de large, des choucroutes blondes et des mecs coincés qui tournent avec sabre, moustaches, tenues chamarrées et chemises empesées. L'air est de Strauss, sûrement, mais l'arrangement est pur délire punk. Les violons ont fait place aux synthés et les cuivres à des guitares saturées. Les boîtes à rythmes cognent au fond du ventre.

La jeune fille répond à l'invite muette de son cavalier et se laisse griser dans les bras puissants qui la guident et l'entraînent dans de folles virevoltes. Elle a du mal à respirer tant son cœur s'emballe. Un, deux, trois, quatre... Un, deux, trois, quatre... Ses pieds suivent sans qu'elle y prenne garde. La paume de son soupirant est si chaude dans son dos. Elle se sent défaillir et pourtant, elle continue à valser.

Parmi les convives, certains sont installés sur les chaises Louis XVIII et les banquettes anciennes, une coupe de champagne en main, d'autres accompagnent le couple irréel qui tourne au son de cette musique

étrange, si proche du romantisme, si dramatiquement moderne.

Les airs s'enchaînent, d'autres valse, d'autres polkas, d'autres mazurkas et puis vient le temps où le rythme s'affadit, les synthés se font plus enveloppantes, les guitares plus langoureuses. Zora sent les bras de son cavalier qui se referment autour de son corps fragile. Elle pose sa tête sur la poitrine au jabot de dentelle pourpre. Elle se laisse aller contre cet homme vigoureux et se livre toute entière à lui.

La musique s'éteint soudain et le silence qui suit est encore empli de sons et notes. La jeune fille reste immobile dans le giron de son promis. Elle a perdu la notion du temps. Elle ne sait si elle vient juste d'entrer dans cette pièce où si elle y est depuis des heures, des jours, des semaines.

Les noceurs applaudissent et lèvent leurs verres.

« Vive les mariés! Vive les mariés! »

Philip, vingt-neuvième Comte de Haroué-Sampigny, prend la fiancée de William, devenue sienne, par la main et pousse une porte au fond de la pièce. Ils se retrouvent dans une antichambre circulaire garnie d'un lit étroit.

« Il est venu le temps des épousailles, ma Mie!

— Mon cœur vous appartient déjà! »

Zora n'est pas assidue aux cours d'anglais, mais elle connaît au moins une phrase, qui n'est pas dans le manuel:

« *I love you !* »

L'homme referme la porte pendant que les applaudissements et les sifflets se déchaînent dans le grand salon.

— 33 —

Malthus Crombert poursuit son périple gallois. Il lui reste à rencontrer le président de la Confrérie Héraldique Galloise, en espérant qu'il pourra lui apprendre un peu plus sur la vie et l'œuvre de son troisième vice-président.

La confrérie est située en plein cœur de Cardiff, sur High street, à deux pas du château. Elle occupe un demi-étage d'une vieille maison victorienne sur laquelle le temps n'a pas eu de prise. Tout semble d'époque, des murs de briques noircies aux planchers grinçants en passant par les huisseries vermoulues qui laissent passer les courants d'air.

Le Secrétaire Général est également d'époque, tout droit sorti des romans de Dickens : redingote élimée serrée sur un ventre rebondi, col amidonné et manches de lustrine. Il ne lui manque que les lorgnons et le bonnet de feutre.

« Jean Durand, membre honoraire de l'École des Chartes de Paris »

L'homme serre chaleureusement la main qui lui est tendue.

« Wilbur Albert Ffith-Swanish... Je suis enchanté de faire votre connaissance. Je veille sur ces vieux murs et sur nos chères vieilles maisons galloises.

— Je suis également enchanté.

— Êtes-vous intéressé par nos dynasties? »

Malthus réfléchit un instant. Même si ce Monsieur ressemble à un membre du Pickwick Club, il n'est pas sûr que ce brave homme soit dépourvu de cervelle.

« Je suis plutôt un spécialiste des Mérovingiens. Mais il se trouve que j'ai rencontré, lors d'une conférence, l'un de vos vice-présidents...

— Browne, O'Shee, Branton, Hilaire-Fentyne?

— Shaun, Anthony Shaun, je crois me souvenir...

Un garçon brillant... jeune, mais brillant... »

Le secrétaire se gratte le menton, puis l'oreille.

« Humm! Shaun... Oui, bien sûr... »

Il reprend ses gratouillis, comme si cela allait de paire avec la réflexion profonde.

« Y aurait-il un problème avec ce Monsieur. Il m'a affirmé appartenir à cette noble maison.

— Oui... en effet... mais... »

Nouvelles démangeaisons.

« Ce Monsieur a bien appartenu à notre confrérie. Hélas... nous avons été contraints de lui demander sa démission.

— Grands Dieux! Qu'est-ce à dire?

— Ce Monsieur s'adonnait au plus grand des péchés... »

Le détective pense « Nous y voilà! » et il attend la suite avec délectation.

« La faute suprême: la poursuite d'une chimère. »

Malthus n'est plus trop sûr de comprendre les paroles du vieil homme.

« Vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur, que la généalogie se doit d'être une science exacte.

— Cela va de soi.

— ...Et qu'il existe, malheureusement des légendes tenaces en la matière...

— Je le conçois aisément...

— Il y a tant de chausse-trappes, tant de documents sibyllins, tant de faux indices... »

Le secrétaire se laisse choir dans un fauteuil de peluche rouge et invite son hôte à en faire de même. Malthus s'assied en veillant au pli de son pantalon.

« Mr Shaun s'est entiché d'une de ces légendes iniques...

— Laquelle, Dieux du ciel?

— La famille Aaron-Sampoyne. Une fort triste et fort outrageante histoire...

— Cela ne me dit rien...

— Et pourtant, Monsieur Durand, une partie de cette horrible chose a la France pour cadre!

— Grands Dieux! »

L'homme hoche la tête avec tristesse.

« Les Aaron étaient un frère et sept sœurs... Les Sampoyne sept frères et une sœur... Ils s'épousèrent entre eux...

— Jusqu'ici rien d'effrayant...

— Hélas! Cette puissante famille, devenue octuple n'a point voulu se disperser.

— C'est-à-dire?

Le secrétaire, mal à l'aise, baisse la voix qui n'est plus qu'un murmure.

« Les héritiers de cette famille se marièrent entre eux, génération après génération.

— Peste! Quelle horreur!

— Je ne vous le fais pas dire! Fort heureusement,

cette abomination relève du roman. S'il y a bien eu une famille Aaron de haute noblesse à Plymouth et une famille Sampoyne de moindre extraction à Norwich, ceux-ci n'étaient pas huit de part et d'autre et il n'y eut qu'un seul et unique mariage entre eux. »

Malthus Crombert est un peu déçu. Il s'attendait à du grandiose et on ne lui offre que du banal.

« Mais alors d'où vient la légende ?

— De France, où, paraît-il, se seraient exilés les différents membres des deux familles. Et c'est dans votre pays que l'inceste aurait été perpétré.

— Alors ? Vérité ou pas ?

— Mensonge, vraisemblablement, mais... »

Le secrétaire se lève et fouille dans les dossiers amoncelés un peu partout dans la pièce. Il revient en soufflant sur une reliure de carton chichement garnie. Il en tire la photo d'un tableau représentant une femme particulière belle et élégante, vêtue à la mode du XIV^e siècle.

« Je vous présente Jézabel Sampoyne. Elle fut l'épouse morganatique de Édouard III et en eut un fils. »

Il tire une nouvelle photo d'un homme à la chevelure rousse et au visage cruel.

« Horatio, dit le Sans Nom ou le Bâtard. Jézabel fut chassée d'Angleterre, mais reçut en compensation une terre dans le Duché de Lorraine. Elle francisa son nom en Sampigny et fit venir ses frères. Ils n'étaient pas sept, mais deux seulement. Les cinq autres étaient des valets appartenant vraisemblablement à leur maison. »

Il sort enfin la reproduction d'un dessin à l'huile.

« Parti d'Or et de Gueule frappé d'un chevron

d'argent. Ce sont, paraît-il, les armes des Aaron-Sampoyne. Elles sont fausses et usurpées, bien entendu.

— Pourquoi en êtes-vous sûr?

— Les armes des Aaron sont de Gueule, traversées d'Or et il y a un chevron d'Argent dans celles des Sampoyne que l'on retrouve chez les Sampigny. Mais jamais on ne fusionne des armes pour un simple mariage. Cet assemblage est grotesque. »

Malthus Crombert regarde attentivement les portraits.

« Et que vient faire Mr Shaun dans cette affaire?

— Cet individu se dit descendant d'Horatio. Ce qui est flatteur, somme toute, puisque cela lui donne *ipso facto* du sang royal.

— Intéressant, en effet. Et les Aaron?

— Disparus d'Angleterre, également... et installés en Lorraine, si l'on en croit certaines chroniques.

— Ils ont changé de nom, également, je suppose.

— C'est possible, mais pas prouvé. Il y a des Aaron en France, même de nos jours, mais, au XV^e siècle, il n'était pas bon de porter un nom aux consonances juives.

— Ce n'est toujours pas le cas...

— Oui, certes! mais ils ne sont plus obligés de porter un chapeau pointu.

— Pour le chapeau, je suis d'accord...

— La légende donne plusieurs pistes: Avront, Aronny, Hauront...

— Haroué?

— Pourquoi pas... »

Malthus Crombert se lève et tend la main à son hôte.

« Mr Ffith-Swanish, cette discussion fut un plaisir et un véritable enrichissement.

— Ce fut également un plaisir pour moi. »

Le détective dévale l'escalier grinçant. Il a juste assez de matière pour bâtir une théorie, mais il manque encore de nombreuses pièces au puzzle.

— 34 —

Les vieilles briques rouges du Saint-Panrace College sont luisantes de pluie. L'adjudant-chef Martinot et le gendarme Maurois défient la bourrasque sous leur imperméable réglementaire. La vaste cour déserte, plantée de cèdres centenaires, est vide.

Ils atteignent enfin les arcades qui enserrent l'entrée principale. Le doyen Smythe, drapé dans sa toge, les attend.

« Entrez vite, Messieurs! Les vents d'Oxford sont redoutables. »

Il les entraîne vers un local mal éclairé par une fenêtre étroite en partie masquée par des empilements de vieux bouquins. Il y a des livres partout: chaque siège, chaque meuble est nanti de son lot. Le bureau de chêne ciré en est envahi.

Le doyen débarrasse deux chaises et dégage un couloir sur sa table pour apercevoir ses interlocuteurs.

« Professeur, vous avez sans doute appris le décès de Mr Anthony Shaun.

— En effet! Quel drame! Quelle perte pour l'Histoire! Nous regretterons tous le professeur Shaun.

Martinot ouvre son carnet à spirale auquel il ne reste plus que quelques pages.

« Quel genre de prof était-il? »

— Ses élèves l'adoraient. Il savait donner vie aux événements du passé. D'ailleurs, depuis Noël et son départ, leurs notes ont considérablement baissé.

— Quel départ? »

Le doyen est saisi d'une quinte de toux rauque qu'il étouffe dans un mouchoir à carreaux.

« Excusez-moi... la poussière... »

Il essuie une larme et reprend :

« À Noël, Anthony Shaun a posé un congé sabbatique d'un an pour se consacrer à ses recherches.

— Savez-vous lesquelles?

— C'est assez flou. Disons que cela a à voir avec la généalogie. Une autre de ses marottes! Il était vice-président d'une confrérie galloise de renom, saviez-vous?

— Oui, en effet.

— Rien de ce qui était vieux ne lui échappait : vieux papiers, vieux grimoires, vieilles familles, vieilles pierres...

— C'était un historien! »

Nouvelle quinte de toux étouffée.

« Un grand historien, sûrement... Un passionné...

— Que savez-vous de ses recherches?

— Il était à la recherche d'indices sur une famille médiévale aux mœurs curieuses. C'est ce qu'il avait laissé entendre au professeur Tyne-Muphet, autre fanatique des vieilleries médiévales...

— Ce n'est pas votre cas? »

Il a un ample geste du bras pour désigner tous les volumes amoncelés autour de lui.

« Dieu m'en préserve! Je suis un zélateur de Shakespeare, Bacon, Tennyson, Becket... un littérateur.

— Je vois.

— L'histoire, pour moi, n'est que le support authentique des aventures romancées contenues dans mes chers vieux livres. Pour moi, l'Histoire commence le 23 avril 1564. Avant, il n'y a rien et, hélas, après 1616, il n'y a que des plagiaires. Plagiaires de talent, pour certains, mais néanmoins plagiaires. Shakespeare a tout inventé: l'Amour, la Haine, la Vengeance, les Nobles Sentiments, la Fraternité, la Jalousie, la Colère, la Fourberie... Ses successeurs n'ont fait que réécrire *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Macbeth* ou *Othello*. »

Il se saisit d'un volume et l'ouvre au hasard:

« *Demain, et demain, et demain! C'est ainsi que, à petits pas, nous nous glissons de jour en jour jusqu'à la dernière syllabe du temps inscrit sur le livre de notre destinée.* »

Il referme le bouquin, mais le garde contre son cœur.

« C'est dans *Macbeth*. Ne trouvez-vous pas que c'est une belle définition de l'Histoire? »

L'adjudant-chef Martinot referme son calepin.

« Pourrions-nous voir le professeur Tyne-Muphet? »

Le doyen consulte un planning coloré, seul objet moderne de son bureau.

« Elle termine son cours dans dix minutes. Vous la trouverez à la cafétéria, en compagnie de sa cour.

— Une femme?

— Oui! Fort attrayante! »

Les gendarmes prennent congé au moment où une violente quinte de toux secoue le chantre de Stratford upon Avon.

Un jeune étudiant, en toge grise, les guide jusqu'à leur destination. Une grande jeune femme brune au teint pâle, aux yeux de brume, au corps souple et aux formes généreuses est le centre d'une assemblée d'hommes de tous âges qui sourient et dissertent en buvant du thé.

« Mrs Tyne-Muphet?

— Oui, que puis-je pour vous? »

La voix est rauque, chaude, sensuelle.

« Pourrions-nous vous entretenir quelques instants?

— À quel sujet?

— Anthony Shaun. »

Le sourire s'estompe instantanément. Les conversations cessent. Un silence gêné s'installe.

« Suivez-moi dans mon bureau... Nous y serons mieux... »

La forme ondoyante les précède dans les couloirs et les escaliers éclairés de lampes souffreteuses. Elle pousse une porte et les fait entrer dans une pièce tapissée de bleu et meublée de bois clair.

« Excusez-moi pour mon trouble... J'étais très amie avec Anthony... je veux dire... Mr Shaun.

— Ne vous excusez pas, Madame. Nous connaissons les liens qui peuvent unir deux personnes passionnées par leur métier. »

Une légère rougeur colore les pommettes d'albâtre.

« Vous êtes un gentleman, Monsieur! »

Martinot acquiesce et sort son carnet.

« Que pouvez-vous me dire sur les recherches du professeur Shaun.

— Peu de choses, en fait. Anthony s'était entiché d'une vieille légende du XIV^e ou XV^e, parlant d'une

famille incestueuse, émigrée en France. Il était persuadé d'en être le descendant.

— Avait-il des documents?

— Quelques-uns. Mais c'est surtout son frère Peter qui l'avait entraîné dans cette quête.

— Vous ne l'approuviez pas? »

Elle se mordille la lèvre et regarde un instant ses mains comme s'il s'agissait d'objets étranges.

« Il était devenu fou... enfin... pas fou, mais tellement bizarre. Il parlait de cousins retrouvés en France, d'un domaine volé qu'il devait reconquérir.

— Savez-vous à quel endroit?

— Parfois, il disait en Espagne, parfois en France, parfois ailleurs... Tout paraissait flou dans sa tête...

— Lui connaissiez-vous des ennemis? »

La jeune femme soulève un coupe-papier en cuivre et le fait miroiter dans la lumière.

« Des ennemis! Vous savez, il n'était pas parfait... surtout avec les femmes... Il doit y avoir bon nombre de maris à Oxford...

— Mr Tyne-Muphet, par exemple?

— Non! Je n'ai plus de mari. Il est parti... Je n'étais pas une épouse parfaite, moi non plus...

— J'ai vu avec quel empressement vos collègues vous entourent... »

Elle sourit et redevient la très belle femme au charme innocent dont tout homme peut tomber amoureux.

« Vous ne voyez rien d'autre à me dire sur Mr Shaun?

— Non... Juste... retrouvez son assassin, Monsieur l'officier... Je voudrais le regarder dans les yeux.

— Je vous le promets, Madame. »

Elle les raccompagne jusqu'à la sortie. Martinot voudrait que les couloirs n'en finissent jamais et, en regardant son collègue fasciné par le déhanchement de la jeune femme, il sait qu'il n'est pas le seul.

— 35 —

En l'absence de Martinot, c'est le major Paul Varnier de Vézélise qui a recueilli la plainte de l'Intendante du château.

Monsieur le maire est là, tentant d'apaiser et de relativiser. Madame la Princesse, prise par ses occupations, ne peut revenir rapidement. Mais qu'à cela ne tienne, l'Intendante s'occupe de tout. Elle est excédée. Depuis toutes ces années qu'elle assume sa charge, elle se sent un peu comme la propriétaire des lieux.

On a pénétré dans son château, On a taché ses meubles XVIII^e, On a brisé des bouteilles sur son parquet classé, On a utilisé son boudoir pour des jeux salaces, On a sali ses murs, On a drogué ses chiens. Ses doléances sont infinies. Elle fustige la Gendarmerie, la société, les institutions, l'entreprise qui a installé les alarmes, les gardiens. Elle est très fâchée, elle le fait savoir et elle a raison. Elle est surtout particulièrement peinée par ce vandalisme.

Le major Varnier note sur son carnet noir, tente de canaliser la conversation, mais l'intendante perd patience. Elle demande, elle réclame, elle exige, puis congédie les gendarmes pour qu'ils aillent faire ce qu'il faut.

Le chef de brigade laisse les techniciens à leur

méticuleux travail d'investigation et prend des dispositions. Le préfet a appelé deux fois et laissé des messages particulièrement pressants sur le répondeur.

« Que se passe-t-il encore à Haroué? »

« Faites immédiatement le nécessaire et tenez-moi au courant. »

Il n'y a aucun doute : l'ouverture des portes et la neutralisation de l'alarme sont le fait d'un professionnel. Les traces fraîches d'huile sur les gonds sont presque une signature. Il n'y a aucune empreinte exploitable sur les serrures, mais cela n'empêche pas les convictions. Un cambriolage et un cambrioleur dans le même patelin, c'est trop tentant.

La Clio suivie du Trafic traverse le village pour fondre sur la rue des Écoles. Varnier toque du poing et de la botte à la porte de la maison défraîchie.

« Joseph Murcina! Ouvrez! Gendarmerie nationale! »

Il renouvelle plusieurs fois son appel. En vain! Personne. C'est trop bête. D'un autre côté, c'est quasiment un aveu. Il ne reste plus qu'à diffuser son signalement et lancer la chasse à l'homme.

Pour le reste, le major est intrigué. Il pense une nouvelle fois à l'inscription en gros caractères rouges laissée sur le mur du grand salon :

« Nous, Comtes et Vicomtes de Haroué-Sampigny, jurons de réédifier le Château Ancestral sur les ruines fumantes de la demeure des usurpateurs ».

C'est mot pour mot le message trouvé à la station d'épuration.

Malades? Gamins en mal de mystères? Ou vrais terroristes?

Varnier ne sait que penser et commence à regretter

l'absence de Martinot. À son âge, il ne peut plus guère espérer de galons, mais il est inutile de s'attirer les foudres de sa hiérarchie. En trente-deux ans de carrière, jamais un préfet ne lui a laissé de messages irrités.

Driiing!

« Alors! Varnier! Où en êtes-vous?

— Mes respects, Monsieur le préfet!

— J'en ai que faire de vos respects! Je veux des résultats!

— Nous faisons tout notre possible, Monsieur le préfet. Nous avons déjà un suspect.

— Un suspect! C'est bien! Arrêtez-le et déférez-le. Je veux qu'aux régionales de 20 heures, on ait quelque chose d'intéressant à raconter. »

Varnier regarde sa montre: onze heures vingt. Il lui reste moins de neuf heures pour mettre la main sur Murcina. Il y a combien de planques possibles pour un petit casseur en cavale?

— 36 —

La gare de Nancy scintille de toutes ses vitres neuves et le thermomètre affiche 32 °C. L'adjudant-chef Martinot et le gendarme Maurois s'épongent le front en sortant du TGV climatisé.

« Ça change de l'Angleterre!

— Tu l'as dit, Denis! »

Une Clio bleue est posée de travers devant la sortie. Les sièges sont bouillants, malgré la ventilation poussée au maximum.

« Vous avez fait un bon voyage?

— C'était très instructif.

— J'espère que vous revenez en forme : Haroué est en état de siège. Le préfet téléphone toutes les heures. Varnier court dans tous les sens. Le plan épervier est en attente.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Le château a été vandalisé, cette nuit. »

Martinot frappe son genou du plat de la main.

« Il ne manquait que ça. Bon sang! Ça ne finira donc jamais? »

Denis Maurois le console.

« T'en fais pas... On n'est pas rentrés bredouilles. »

L'adjudant-chef tapote son cartable de cuir noir.

« Tu as raison. Il suffit de retrouver le sieur Peter

Shaun et on tiendra le bon bout! »

Il sourit.

« Je me demande ce que devient Crombert.

— Oh zut! J'ai oublié! Je l'ai aperçu...

— Où ça?

— Dans L'Eurostar... en première classe.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit?

— Je ne sais pas! C'est juste au moment où tu me lisais tes notes. Ça m'a échappé. »

Martinot ne sourit plus, il réfléchit.

« Alors, notre fouineur était lui aussi en Grande-Bretagne. Je me demande bien ce qu'il a découvert.

— On pourrait lui faucher son carnet à spirale...

— Oh! Non, ce ne serait pas honnête! Quoique! »

L'adjudant-chef extrait ses propres notes de sa sacoche.

« Si ça se trouve, il a les mêmes infos que nous.

— Ou peut-être d'autres... encore plus croustillantes! »

Martinot tapote la couverture.

« C'est vrai! Qu'a-t-on appris, finalement? Que Shaun participait à des partouzes...

— Et des ballets roses...

— Ouais! Qu'il avait de nombreuses maîtresses...

— Dont une collègue...

— Et qu'il faisait des recherches sur une vieille famille française du Moyen-Âge... Recherches si importantes qu'il avait abandonné sa chaire. Ça ne nous mène pas loin... »

La Clio file à vive allure sur l'autoroute, malgré la circulation de la fin d'après-midi.

« Peter Shaun... Il nous faut Peter Shaun.

— Bon sang, Denis... tu as raison... Il faut absolument retrouver le frangin! Il va pouvoir nous éclairer... »

L'auto escalade la rampe au-dessus de Flavigny. Martinot range son carnet et ferme son cartable.

« Il va falloir téléphoner au Yard.

— Si ça se trouve, il est dans l'annuaire international.

— Denis! Je sens qu'un jour tu vas me piquer ma place.

— Non, je te la laisse... Les explications avec le juge et le proc'... et les engueulades du préfet... trop peu pour moi!

— Denis, tu es un sage! »

La voiture avale la longue ligne droite vers Lemainville. Les vacances sont finies. Les tournesols succèdent aux parcelles de maïs. La verte campagne du Saintois miroite sous le soleil. Les premières moissonneuses vrombissent dans les champs de colza, petits jouets colorés sur de sombres océans. Dernier virage, devant le château, dernière ligne droite: bienvenue à la maison!

— 37 —

Internet est une mine d'or pour qui sait s'en servir. Une mine d'or où il y a parfois plus de cailloux que de pépites, mais peu importe. Pour Malthus Crombert une heure sur *Google* épargne du temps et des kilomètres inutiles.

Même si tout le monde s'accorde à vilipender *Big Brother*, les caméras, la surveillance électronique et les contrôles policiers, nous avons tous besoin de reconnaissance. Les adeptes de *Facebook*, *MSN* ou *Myspace* livrent volontairement bien plus de renseignements que n'oserait l'espérer la police de l'État le plus totalitaire. Nul besoin de torture pour faire avouer les plus insanes turpitudes, il suffit désormais de lire le blog du suspect. Tout y est dévoilé en toute innocence, parfois : religion, croyances, inclinations politiques, préférences sexuelles. Les journaux les plus intimes, les secrets les plus absolus sont en libre accès sur n'importe quel ordinateur.

Il a suffi au détective de taper le nom de son principal suspect pour tout connaître de lui. Un flot de données venu de dix-huit sources différentes a permis de faire une synthèse du personnage, avec en prime la généalogie complète des Aaron-Sampoyne et, cerise sur le gâteau, quelques articles enthousiastes sur la version française.

Les premières hypothèses de Malthus Crombert se concrétisent sous ses yeux au travers d'une succession d'embrouillaminis et d'articles fumeux sur les pratiques moyenâgeuses présumées de l'étrange famille.

Toutes les perversions y sont décrites avec plus ou moins de grâce et de talent, mais toujours avec un luxe de complaisance.

De lien en lien, Malthus navigue sur un océan infini de bizarreries émaillées de grossières erreurs, de mensonges éhontés, de fanfaronnades ineptes. La palme revient à un blog, signé Tristan et Horace, qui décrit un système de cotations des actions d'armes et faits de guerre, où quatre équipes s'affrontent en joutes amicales pour l'accomplissement d'un but commun. Un tableau des présumées actions est annexé, auquel le détective peine à trouver un sens.

Au bout de deux heures de recherches, Malthus referme le couvercle de son *MacBook* et se masse les yeux. Il sent poindre une migraine et décide de la soigner préventivement en versant une *Loroyse* délicatement ambrée dans un verre galbé. Il respire les effluves de houblon, écoute la mousse qui murmure et porte le breuvage à ses lèvres. Un enchantement! La migraine s'éloigne instantanément.

Le soleil illumine le salon d'une multitude de teintes pasteltes dues au talent de Grüber. Malthus reprend une gorgée de bière et laisse le problème en cours se dissoudre dans son esprit. Il faudra encore une *Chimay bleue* et sans doute une petite *Mor Braz* à l'eau de mer, pour achever de le résoudre, mais pour l'heure rien n'est plus important que de déguster ce pur produit lorrain concocté à l'ombre de l'abbaye des Prémontrés.

Le temps passe, lentement. Après sa première bière, Malthus utilise son second produit magique: le foie gras du Périgord, qu'il va chercher lui-même, chaque année sur le marché de Sarlat. Il le fait glisser avec un demi-verre de Jurançon aux odeurs de terre chaude.

Le problème se décante, la solution se dessine.

Il attend un peu avant de décapsuler sa seconde bière. Les arômes d'oie, de truffe et de vin sont encore trop présents pour les gâcher. Et puis il ne cherche pas l'ivresse, même si elle aide l'esprit à se détendre.

Les pièces du puzzle prennent place. Il en manque encore. Certaines n'ont pas la forme idéale pour s'emboîter, d'autres ne sont pas tout à fait de la bonne nuance. Les idées s'entrecroisent sous son crâne dégarni.

Du bout de l'index, il met en marche le lecteur de CD. Mozart est toujours de bon conseil. Les premières notes du *Concerto pour piano n° 20 en ré mineur* accompagnent le *pschitt* de la *Chimay bleue*.

Le soleil tenace de juin tarde à se coucher. Il est plus de vingt heures et il fait encore clair. Malthus baisse les stores, juste assez pour ajuster la lumière à son humeur lyrique. On n'écoute pas le génie de Salzbourg en plein jour, il exige la pénombre et le recueillement. La *Chimay* emplît le verre de ses reflets sombres et de son écume épaisse. Le moment est parfait.

Le puzzle est presque complet. Il ne manque que quelques pièces: les faciles... celles qui sont au centre avec un dessin bien précis.

Le détective ouvre son ordinateur et effectue une dernière recherche. Il a trois coups de fil à passer.

Le premier n'aboutit pas, le second ne donne pas le résultat espéré.

« Ordre Souverain du Dragon Écarlate, j'écoute!

— Bonjour Madame, pourrais-je parler à Peter?

— Vous êtes Monsieur?

— Jean Durand, je suis... j'étais un ami de son frère Anthony.

— Oh, mon Dieu! Peter n'est pas là. Il est en France.

— Savez-vous où je peux le contacter. C'est très urgent.

— Je n'ai pas son numéro de cellulaire. Essayez à son appartement, à Épinal. »

La dame prononce « Aypinôl ».

« Avez-vous un numéro ou une adresse?

— Rue de la Maix, il est dans l'annuaire, je crois.

— Je vous remercie vivement, Madame. Je vous souhaite une bonne soirée. »

Malthus Crombert se frotte les mains et revient au tableau des “*cotations des actions d'armes et faits de guerre*” qu'il a gardé en mémoire.

« Grands Dieux! Un jeu... un simple jeu d'adolescents attardés! »

Il est perplexe sur la conduite à tenir, à présent. Les quelques pièces manquantes sont peut-être en possession de son cher adjudant-chef. Et si...

« Non! J'ai fait la plus grande partie du travail... ce serait dommage de s'arrêter en si bon chemin. »

Il se rassied dans son fauteuil *Knoll*. Il a bien mérité de déguster tranquillement sa *Mor Braz* en écoutant la *symphonie n° 40 en sol mineur*.

— 38 —

Zora est rentrée seule, pieds nus, elle n'a pas voulu abîmer ses escarpins neufs. Son cavalier l'a accompagnée jusqu'à la grille, l'a embrassée une dernière fois, puis il est retourné faire la fête avec ses amis.

Elle s'est retrouvée, un peu étourdie par cette soirée, dans la fraîcheur du petit matin. Une ligne pâle éclairait la rue du Maréchal Beauvau. Elle a ôté ses chaussures et entamé son périple d'un pas chancelant. Deux kilomètres à l'aube, après cette nuit de folie, c'est bien peu de chose.

Elle n'en veut pas à son fiancé de l'avoir abandonnée ainsi, au lendemain des épousailles. Il est vrai qu'elle espérait autre chose, qu'elle avait imaginé différemment ce premier matin. Il est vrai que cette fin brutale la laisse pantoise. Il est vrai que son cavalier n'a pas répondu à toutes ses attentes.

Mais non! Elle ne lui en veut pas. Au contraire, elle brûle de le revoir. Elle ne se souvient pas vraiment des dernières heures, juste d'avoir bu un verre de champagne qui l'a grisé et des baisers brûlants de son cavalier qui lui dévorait l'âme et la chair.

Il ne lui reste qu'un étrange sentiment de bien-être et de frustration. La sensation d'avoir touché les étoiles mais pas d'avoir atteint le paradis. Le feu la dévore

encore et pourtant, elle se sent glacée à l'intérieur, vidée de tout sentiment, juste emplie de désirs inassouvis.

Elle regrette d'avoir accepté de partir. Elle aurait tant aimé rester auprès de l'homme qu'elle aime. Et pourtant, elle a hâte de retourner près de sa mère pour lui raconter sa folle nuit.

Sa robe de bal bruisse autour de ses jambes. Une mince ligne de soleil se lève face à elle. Elle aperçoit le bouquet d'arbres qui dissimule sa maison.

Elle s'apprête à vivre, seule, le premier jour de sa nouvelle vie.

— 39 —

Le plan épervier, version piéton, a porté ses fruits. Jo Murcina s'est fait pincer cours Léopold, en plein cœur de Nancy, en train d'insulter une bande d'étudiants devant le restau U.

« Vous vous rendez compte! Je me suis fait miche-tonner par une occasionnelle! Un homme de ma trempe! Michetonné, comme un cave de banlieue! Toutes mes économies! »

Les policiers de Lobau se retiennent pour ne pas rire.

« Ben Jo! Qu'est-ce qui t'est arrivé?

— Une petite étudiante que j'avais levée devant le RU... Une gentille Beurette, mignonne comme un cœur! J'me suis pas méfié... J'ai suivie vers Saint Epvre...

— Et alors?

— Ben j'ai pas bien vu où elle m'emmenait!

— Tu connais pas le quartier?

— Comme ma poche! »

Il regarde à droite et à gauche comme s'il s'attendait à voir surgir la jeune femme.

« Ben, c'est que j'ai pas fait gaffe... Un coup à droite, un coup à gauche...

— Quand même, la vieille ville, c'est pas si grand!

— Ben j'ai pas fait gaffe, j'vous dis! Elle courait, j'la rattrapais, on s'bécottait! Et puis, à un moment... elle s'est barrée... avec mon larfeuille. »

Le brigadier-chef lui passe les menottes.

« Bon! c'est pas le tout, Jo... T'es attendu à la campagne... Il y a tes potes de Haroué qui voudraient bien te parler. Peut-être bien à propos de tes économies, justement.

— Ah les vaches! J'ai même pas tiré mon coup!

— Ça, mon vieux! T'es pas près d'y aller! »

Il monte sans rechigner à l'arrière du break Peugeot en direction de l'avenue du Général Leclerc.

— 40 —

Une des petites fourmis de l'ombre a prévenu Malthus Crombert de l'arrivée d'un cortège impressionnant : trois véhicules de la gendarmerie, une camionnette de FR3, une voiture de RTL et un essaim de journalistes.

Malthus regrette un peu ses trois bières et son verre de vin, mais se console en se disant que cette pléthore d'interlocuteurs ne serait pas propice aux confidences de son ami l'adjudant-chef. Il vaut sans doute mieux attendre l'apaisement pour mieux confesser le militaire.

En attendant, il peut mettre à profit ces quelques heures pour peaufiner ses théories. Il doute que le prisonnier, si âprement recherché et brillamment trouvé, soit d'une grande utilité dans la résolution du problème. Au mieux pourra-t-il esquisser le portrait des principaux conjurés, donner quelques détails sur leur comportement, citer quelques noms.

L'arrestation du cambrioleur n'a qu'une valeur symbolique. Pour l'instant, il n'est impliqué que dans le saccage du château, c'est-à-dire l'une des nombreuses affaires qui secouent le village. Peut-être y raccorderont-ils le vandalisme dans quelques maisons particulières. Malthus ne parvient pas à faire le lien

avec le meurtre. Pourtant son intuition lui crie que tout est joint. Il ne croit pas aux coïncidences. Sa longue expérience et sa propension à ressentir les événements lui disent de poursuivre dans cette voie.

Maria Callas attaque les trilles de *Der Hölle Rache*, l'air le plus célèbre de *La Flûte enchantée* de Mozart. Le soleil est enfin couché. Quelques pages de Steinbeck dans la lumière mordorée d'un Gallé feront une bonne conclusion à cette journée.

Il rejoint Georges et Lennie au pays des souris et des hommes.

— 41 —

L'effervescence s'est rapidement calmée, à la gendarmerie. Passé le petit moment de gloire dans les flashes, Jo Murcina est redevenu ce qu'il a toujours été : un petit malfrat plus habile de ses mains que de son esprit.

« Qui sont tes commanditaires ?

— Vous avez de ces mots ! J'les connais pas, moi.

— Tu les as vus !

— Ouais, j'en ai vu un. Un Môssieur... de la Haute...

— Mais encore ! »

Le prisonnier agite ses poignets retenus sous la table.

« Dites ! J'pourrais pas avoir un verre ? »

Martinot se tourne vers Hannelyse.

« Donnez-lui un peu d'eau.

— Vous avez pas de champ' ?

— Fais pas le mariole ! »

L'adjudant-chef délie une des mains du casseur pour qu'il puisse tenir son gobelet. L'homme boit goulûment.

« Bon ! maintenant, on t'écoute. Ton Môssieur de la Haute...

— Y m'a dit qu'il s'appelait Monsieur Pierre. Il voulait organiser un bal surprise pour sa fiancée.

— Et alors ?

— Y m'a filé deux mille. Mille pour endormir les clebs, mille pour ouvrir les lourdes.

— Deux mille euros!

— Non, je parle toujours en francs.

— Donc, il était là quand tu as ouvert.

— Ben ouais! Loqué Mylord en smoking avec la queue-de-pie et la chemise à froufrous. Et sa p'tite dame, elle était mimi comme un cœur, avec sa robe de princesse...

— Il était avec une femme?

— Ouais! Enfin, une jeune... pas plus de vingt piges... pt'êtré moins! Elle semblait un peu perdue. Par contre, les autres...

— Quels autres! Ils étaient combien?

— Une dizaine, au moins... des mecs et des gonzesses... mais pas la classe... Les nanas, elles sortaient pas du Pensionnat des Oiseaux...

— Tu peux me les décrire? »

Jo remue les jambes, change de position sur son tabouret de bois, tend son gobelet à la gendarmette pour qu'elle le remplisse.

« Vas-y, fais comme chez toi! C'est pas une barmaid...

— Non, mais elle est assez choucarde pour servir au Vénus...

— Bon! Ça va! N'aggrave pas ton cas. Raconte!

— Les mecs étaient fringués normaux: costard cravate, dans les bleus sombres. Y en avait deux qui portaient une cape noire avec un écusson.

— Quoi comme écusson?

— Un truc jaune et rouge, comme à Lens... je connais, j'suis du coin. Mais c'était pas comme le Racing, y avait un truc en argent au milieu. »

Martinot note dans son carnet neuf.

« Et les femmes?

— Plutôt des poufs... habillées raz le bonbon et les nichons à l'air. Y avait seulement la petite qui avait la classe.

— Ensuite?

— Ben j'ai ouvert les portes, j'ai grillé les détecteurs et le Mylord m'a filé mon fric.

— C'est tout? T'es pas resté un peu pour voir? »

Murcina lève les épaules.

« Y avait rien à voir. Moi, vous savez... les partouzes, quand je suis pas invité...

— Tu crois que c'était une partouze? »

Nouveau haussement d'épaules.

« Les nanas, fringuées comme elles étaient, c'était pas pour enfiler des perles.

— Et tu penses que la petite... »

Le malfrat réfléchit.

« Non! Elle... j'crois pas... Elle a dû être drôlement surprise...

— Tu crois vraiment qu'elle était innocente?

— Ouais ! Sûr ! Vous auriez vu comment elle s'accrochait au bras du Mylord... et comment elle le regardait... »

Il sourit béatement.

« De Dieu! Une fille me regarde comme ça! Sur ma mère... j'embauche demain à l'usine de Neuneu.

— Elle était si belle que ça?

— Ben non... pas vraiment. Toute sèche, toute maigriotte, pas de nichons, mais un joli minois. Et des yeux... des yeux... des phares de Ferrari...

— Quelle couleur?

— Ben... bleus, bien sûr! »

Martinot note « Miss Mercadeux » suivi de cinq points d'exclamation.

« T'es sûr qu'elle avait vingt ans?

— Ouais! P't'être un peu moins!

— Elle n'avait pas quatorze?

— Ah non, Chef! J'aurais pas laissé faire! Malfrat, d'accord, mais j'ai mon honneur! Quand même! Si ç'avait été ça, Mylord ou pas, j'y mettais un coup de boule, façon Zizou. »

L'adjudant-chef souligne le nom de la jeune fille, ajoute d'autres points d'interrogation autour. Il est perplexe.

« Si on te prête un artiste, tu peux faire des portraits?

— Balance, c'est pas trop mon business!

— On te demande pas de balancer, juste de dessiner.

— Vous êtes marrant, Chef! Ils vont penser quoi, les collègues?

— Que t'es un bon citoyen! Tu dois combien encore?

— Cinq piges!

— Plus ton dernier exploit? Tu vas retourner au trou pour six ou sept ans ferme. Et ta première perm' pas avant... »

Murcina agite sa main libre.

« Ça va! J'les connais vos salades. Les flics font des promesses et les juges s'assoient dessus. J'veux pas devenir Tonton pour des clopinettes. Après tout... Y a pas eu mort d'homme, dans cette histoire. J'ai traficoté une ou deux serrures, des mecs ont passé une bonne nuit, des filles ont pris leur pied... on me coupera pas la tête.

— Qu'est-ce t'en sais qu'il n'y a pas eu mort d'homme? »

Le casseur accuse le coup.

« Charriez pas Chef! J'suis pas un fan des *assiettes*. Portez pas la poisse. »

L'adjudant-chef se lève.

« OK, Jo! On t'a réservé une chambre au dépôt. Demain, tu rencontreras le juge. Si t'es coopératif, il te fera peut-être une fleur.

— N'insistez pas, Chef! C'était juste une partie fine entre adultes consentants. Je les ai seulement aidés à trouver une piaule sympa.

— Tu as raison! Ils étaient peut-être *tous* adultes.

— Déconnez pas avec ça! Je m'le pardonnerai pas! »

Un gendarme détache le prisonnier qui se lève.

« Bonne nuit, Jo! Fais de beaux rêves!

— Vous êtes sympa, Chef! Un fumier bien sympa! »

Denis Maurois lui assène une claque bien à plat sur le sommet du crâne.

« Sois poli! »

Martinot sourit.

« Laisse Denis! Je trouve que... fumier... finalement, il s'est retenu... Il aurait pu trouver pire... et puis, il a dit fumier sympa. »

Puis au prisonnier :

« D'accord, Jo! t'as peut-être raison, après tout. T'as dû la détailler la petite... même si elle avait pas de nichons. À demain! C'est moi qui t'accompagnerai chez le juge.

— À demain, Chef! »

— 42 —

Malthus Crombert est à Épinal, rue de la Maix, en face du n° 26 bis. Il a garé sa Chrysler à l'ombre des anciennes fortifications entre une Mercedes et une BMW pour conjurer le sort. Ce n'est pas tous les jours simple d'avoir des goûts de luxe. Les gens ordinaires sont, parfois, tellement jaloux.

Il observe l'immeuble : un porche, un premier escalier, une cour intérieure et un deuxième bâtiment. Il laisse passer un camion et une auto d'où proviennent des bruits suspects de mécanique à l'agonie.

Il y a six sonnettes et seulement cinq boîtes à lettres sous le porche. Toutes portent des noms anodins. La cour ne recèle qu'une seule voiture : une Mini Cooper rouge, flambant neuve, avec la conduite à droite. L'emplacement adjacent est maculé d'huile ; le détective se penche un peu : la tache est récente, un véhicule ancien ou mal entretenu occupe cette place habituellement.

Une porte de verre clôt le second escalier avec une rangée de boutons équipés de microphones. Deux étages, cinq portiers. Quatre portent des indications, la dernière, seulement des initiales :

« P&A S. *esq.* » Peter & Anthony Shaun, *esquires.*

Malthus appuie longuement sur le bouton: rien. L'oiseau n'est pas au nid. Il envisage de laisser sa carte, mais la boîte à lettres est à l'intérieur. Il y a bien la solution de sonner au hasard en répondant « C'est moi! » jusqu'à ce que la porte s'ouvre, mais ce n'est pas le moment d'affoler les voisins. Qui sait! Le bistrot d'en face sert peut-être une bière honnête et peut-être, également, ferme-t-il tard.

Le Montesquieu vend de la *Bête des Vosges* à la pression dans de grandes chopes de faïence accompagnée de bretzels artisanaux. De quoi tenir un siège.

Malthus Crombert s'installe confortablement près de la vitre sur la banquette de moleskine. Il a une vue imprenable sur son objectif. Le patron est venu le reniffler, juste pour se faire une idée. Le détective lui a expliqué qu'il attendait son fils pour l'emmener dîner aux Ducs de Lorraine, pour ses vingt ans. L'adresse force le respect. Le cafetier en profite pour parler de ses propres enfants: l'aîné est à l'école hôtelière, mais la cadette est une bonne à rien qui finira femme de ménage. Malthus n'ose pas répliquer que, finalement, c'est le même métier puisque l'un et l'autre devront subir les exigences d'un client. Mais les patrons de bistrot ne sont pas toujours prêts à écouter les vérités. L'homme en tablier bleu embraye sur le temps, qui n'est plus de saison, qui est détraqué, le réchauffement planétaire, qu'ils nous font bien marrer, tous ces scientifiques qui ne sont même pas fichus de prédire le temps qu'il fera après-demain, alors, vous pensez, dans cinquante ans...

Malthus répond par monosyllabes en sirotant sa bière et en s'octroyant de menus morceaux de biscuit

craquants. Des clients réguliers s'installent au bar. Malthus salue poliment chaque entrée. Le bistrotier s'occupe des habitués. Le pastis, le petit blanc, le ballon de rouge et les Coca lui font oublier la climatologie et les inconnus trop bien habillés.

Une Austin FX3 des années cinquante remonte tranquillement la rue de la Maix. Repeinte en vert sombre, sa calandre et ses pare-chocs brillent de mille feux. Le moteur fume un peu à la décélération, mais la machine semble en bon état.

L'homme qui est au volant porte une veste de tweed et un chapeau melon bordeaux, une taille trop juste. Si Malthus croyait aux fantômes, il jurerait que son macchabée s'est échappé de la morgue nancéienne.

L'antique taxi londonien freine à hauteur du 26 bis et pénètre dans la cour. Malthus avale le reste de sa bière d'un coup de gosier, règle son écot et salue la compagnie.

« Bonsoir, Messieurs!

— Bonsoir, Monsieur et bon appétit. »

Après tout, pourquoi mentir. En plein cœur de la semaine, il doit bien rester une table libre dans cet excellent restaurant à deux pas du champ de Mars.

« À nous le foie gras alsacien... Merci, Monsieur... »

— 43 —

Un arpège en do mineur feutré retentit dans toutes les pièces à la fois, comme un écho angélique.

Malthus Crombert, en robe de chambre molletonnée à revers de soie, sirote sa dernière bière de la journée: une *Loup Blond*, légère et parfumée. Il est vingt-deux heures trente. Qui peut bien vouloir troubler la quiétude de cette soirée maussade?

Pascal Martinot, en civil, se tient sous la marquise, collé à la porte, pour éviter les petites gouttes perfides qui s'insinuent sous son blouson de cuir.

« Entrez donc, cher ami! Vous devez être transi de froid.

— N'exagérons rien. C'est juste un peu humide.

— Brrr! Que vous êtes endurants, dans l'armée! »

L'officier se sépare de son vêtement qu'il accroche au portemanteau de l'entrée.

Malthus désigne un canapé 1900 à l'aspect éthéré. Martinot hésite à s'y laisser tomber, craignant de voir le meuble s'effondrer. Il s'assied sur le bord.

« Que puis-je vous offrir?

— Que buvez-vous?

— Une petite bière.

— Ça me va! »

Crombert penche la tête sur le côté comme pour se

remémorer quelque chose d'important qu'il aurait malencontreusement oublié.

« Brune, rousse, blonde, *pils, lager, stout, abbaye*, aromatisée?

— Vous n'auriez pas juste une bonne vieille *Kro*?

— Vous êtes vexant!

— Donnez-moi la même que vous. »

Le détective se rend dans la cuisine et revient avec une bouteille fraîche mais non glacée et un verre à pied.

« Cet excellent breuvage est concocté dans une brasserie artisanale à Pont-à-Mousson. »

Martinot boit une gorgée.

« Humm! Elle est bonne!

— Parfaite pour le soir... Elle n'empêche pas de dormir. »

Ils boivent de concert en entrechoquant leurs verres.

« Qu'est-ce qui vous amène en cette soirée pluvieuse? »

Martinot pose son verre quasiment vide sur le bord de la table basse et se décide à s'asseoir au fond du fauteuil.

« Nous avons chacun des renseignements disparates...

— Et peut-être complémentaires?

— C'est ce que je pense, en effet. »

Malthus Crombert a un petit rire étouffé.

« Et que pense Monsieur le juge d'une telle collaboration?

— Je n'en sais fichtre rien... Je ne lui ai pas posé la question. Croyez-vous que ça pourrait l'intéresser?

— Ces gens-là sont très friands de petits secrets.

— Sans doute avez-vous raison. »

L'officier croise les bras sur son début de bedaine.

« Qu'avez-vous appris en Angleterre? »

— En Angleterre... rien... »

Martinot accuse le coup, un peu déçu.

« En Angleterre... rien... Par contre... au Pays de Galles... »

— N'essayez pas de m'embrouiller! »

Le détective sourit.

« Un sacré coco, la victime... avec un frère à l'avenant... »

— Le fameux Peter!

— C'est cela! Déjà, tout petits, ils ont fait tourner des têtes et souffrir des cœurs. Leur institutrice est intarissable à leur sujet. Une pauvre vieille créature anéantie à jamais par ces deux chenapans. »

Martinot prend une gorgée de bière pour digérer cette première information.

« Et la veuve? »

Crombert croise les doigts et ferme les yeux avant de répondre.

« Une petite chose vive, fragile et charmante. Un petit oiseau des îles empreint d'innocence. À l'époque, elle ne savait rien de son veuvage et pas grand-chose de son fiancé. »

C'est au tour de Martinot de rire.

« Mon pauvre Crombert! Je suis désolé! Votre petite oie blanche... elle n'était pas si pure tous les jours. Un ami de la famille m'en a narré quelques frasques pas piquées des vers. »

— De quel genre? »

— Du genre X!

— Humm! Alors, ça va avec le reste. Voulez-vous une autre bière?

— Volontiers! La même si vous avez. »

Crombert disparaît quelques instants et revient en souriant.

« Avez-vous eu droit au couplet sur les recherches médiévales de notre regretté ami.

— Oui à Oxford, de la bouche d'une de ses maîtresses, semble-t-il. Une fort belle femme, entre nous!

— Il avait du goût, le bougre! Sa petite amie... et même l'institutrice, qui avait encore de beaux restes.

— En somme, nous en savons autant l'un que l'autre. »

Le détective prend un air énigmatique.

« Oui, Cher Ami, mais nous n'en avons pas tiré les mêmes conclusions.

— Un débauché, un menteur... adultère, jouisseur, vraisemblablement pédophile! Finalement, sa mort n'est peut-être pas si dramatique...

— Oh là! Monsieur le représentant de l'ordre! Un crime reste un crime, même si la victime n'est pas reluisante.

— Et vous? Quelles sont vos conclusions? »

Le détective sert la bière doucement de façon à limiter la mousse, mais pas la supprimer.

« Elles sont concomitantes, à une exception...

— Laquelle?

— Anthony n'est qu'une victime de hasard, due à un malheureux concours de circonstances.

— Mais encore?

— C'est Peter qu'il faut trouver. Il est à la fois, le nœud et la clef du problème. Quand nous tiendrons ce gaillard, tout le mystère tombera d'un seul coup. »

Le gendarme boit une gorgée de bière.

« Tout? »

— Oui, Cher Ami!

— Tout! C'est-à-dire le meurtre, le cambriolage du château, le vandalisme dans les maisons particulières, tous les petits faits-divers de ces derniers mois?

— Tout! Même les chemises de Mercadeux. »

Martinot rit franchement.

« Ça, pour voir résolu le mystère des chemises, je donnerai n'importe quoi.

— Méfiez-vous des promesses que vous ne pourriez tenir, mon adjudant-chef!

— Vous avez raison! Ne nous emballons pas. »

Il boit son verre et vide le reste de sa canette.

« Et où trouve-t-on le beau Peter Shaun, Prince des nuits chaudes de Soho? »

— Chez lui, tout bêtement.

— OK! Dès demain, je demande à Scotland Yard de me le livrer.

— Pourquoi aller si loin? »

Martinot s'arrête de boire, interloqué.

« Que savez-vous donc? »

— Mr Shaun possède un appartement, pas très loin d'ici. Il ne se cache pas... Il est même assez peu discret.

— Où? »

Le détective se frotte les mains, l'une contre l'autre, lentement, avec délectation.

« Pour le savoir, il faudra faire une petite entorse au règlement... »

— Pas de chantage, Crombert! Je peux toujours vous faire emballer pour dissimulation de preuves.

— Allons, Cher Ami! Pourquoi tant de violence? Il s'agit là d'une simple discussion entre gentlemen.

— Il y a vraiment des moments... »

Le détective savoure une gorgée bien fraîche. Il a gagné.

« Pourrai-je être présent? Pas forcément en première ligne, mais pas trop loin...

— Où est-ce?

— Épinal, rue de la Maix, au 26 bis, au fond de la cour, deuxième étage.

— Vous êtes drôlement précis! Vous y êtes allé, je suppose?

— Disons juste que je suis passé devant et que j'ai reconnu ce monsieur.

— En passant...

— Bon, d'accord... Je suis resté un petit peu... »

L'adjudant-chef se lève délicatement en guettant le grincement fatal du canapé.

« Demain matin! Départ de la brigade à cinq heures. Tenue discrète exigée.

— No problem!

— Ça... J'en serais étonné! »

L'officier renfile son blouson et s'enfonce dans la nuit humide, au pas de chasseur.

— 44 —

Il tombe une petite pluie fine sur la cité de l'Image. La rue de la Maix est déserte. Un groupe de gendarmes, en treillis et gilets pare-balles, armé de fusils d'assaut contourne le bâtiment et prend position dans un jardinet sous les fenêtres du suspect.

Les autres investissent la cour. Le taxi vert est sagement rangé aux côtés de la Mini rouge. Ils utilisent le passe électronique des pompiers pour ouvrir la porte vitrée et montent l'escalier à pas de loup. Au deuxième étage, deux portes se font face. Tout est silencieux. À droite, une plaque de bois décorée de sapins et de lutins proclame que Jenny Joli habite ici avec Julie et Kevin. Sur l'autre porte est épinglé un simple bristol portant les initiales « P&A S. *esq* ».

L'adjutant-chef Martinot appuie sur la sonnette. Un carillon retentit à l'intérieur, puis le silence revient. Il attend quelques secondes et recommence en insistant. Bruits de pas menus sur le parquet. Bruits de conversation étouffée.

« Gendarmerie nationale! Ouvrez! »

Bruits de pas précipités, cette fois.

« Gendarmerie nationale! Ouvrez ou nous enfonçons la porte! »

Martinot appuie à nouveau sur la sonnette, sans succès.

Un gendarme brandit son bélier. Un seul coup ferme au niveau de la serrure. La porte claque violemment contre le mur.

L'huis de l'autre appartement s'écarte sur un visage ensommeillé.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

— C'est la gendarmerie ! Ne craignez rien. Rentrez chez vous, Madame ! »

Les militaires envahissent l'espace du suspect. Les trois pièces sont fouillées. Dans le salon, un homme seulement vêtu de son pantalon est à califourchon sur la fenêtre. À ses côtés, une jeune femme enroulée dans un drap pleure.

« Peter Shaun ! Vous êtes soupçonné de déprédation dans un édifice privé et de complicité de meurtre. Veuillez nous suivre. »

L'homme lève les bras en guise de soumission.

« Elle, vous la laissez ! Je l'ai ramassée hier soir dans un bar.

— Nous allons contrôler son identité et nous aviserons. »

Pendant que le suspect s'habille, la jeune femme terrorisée se réfugie avec ses vêtements dans la salle de bain, sous l'œil vigilant d'une adjointe.

Les voisins de tous les étages, réveillés par ce remue-ménage, sortent sur les paliers, s'interpellent. C'est devant ces gens aux yeux ensommeillés que Peter Shaun sort, solidement encadré et menotté. Il sourit et salue tout le monde avec entrain.

Malthus Crombert, vêtu de sombre, s'approche de l'adjudant-chef Martinot.

« M'est avis que ça ne va pas être facile de le faire parler, le bougre.

— Patience, j'ai ma botte secrète!

— M'auriez-vous fait des cachotteries, cher ami?

— Je l'avoue! »

Ils sont parvenus en bas de l'immeuble. Un certain nombre de curieux entourent les fourgons et les voitures.

« Monsieur Crombert, je vous invite à une autre de ces cérémonies judiciaires. »

Un break Peugeot embarque Peter Shaun vers son destin. Le reste du convoi s'ébranle derrière la Clio de Martinot.

« Où allons-nous?

— À Mirecourt, chez Monsieur Alexandre Poultre. Peut-être aurons-nous la chance de cueillir son cousin Serge qui habite à côté.

— Mon adjudant-chef, je lève ma casquette à votre perspicacité. Puis-je savoir? »

La voiture, sirène hurlante, dépasse en trombe une caravane hollandaise qui se traîne sur l'étroite départementale.

« Notre ami Jo Murcina m'avait parlé d'un écusson porté par deux de nos joyeux drilles. Sang et Or, comme le RC Lens, avait-il dit...

— Oui! Parti d'Or et de Gueule, frappé d'un chevron d'Argent...

— Alors, là... C'est moi qui vous tire mon képi. »

Le détective se frotte les mains.

« Un de ces renseignements totalement inutiles que l'on glane au cours d'une enquête. Les fameuses armes des Aaron-Sampoyne...

— Que j'ai retrouvées sur internet sous le nom de Haroué-Sampigny.

— Bingo! Les menaces contre le château! Là, je reconnais, cher ami, que je suis bluffé. »

L'adjudant-chef sourit.

« Je dois dire que vous m'avez bien aidé. J'ai finalement discuté avec Madame Duffit, notre marguillière, qui m'a montré le texte inscrit à l'église : *“En 1396, Agnès de Sampigny, épouse de Guy de Haroué, fait partie, ainsi que son mari, de la Confrérie de Notre-Dame de Sion, érigée en cette année de Ferry 1^{er}, Comte de Vaudemont.”*

— Bravo!

— Vous voyez bien que la maréchaussée n'a rien à envier à la police privée. »

Crombert s'esclaffe.

« Mais je n'en ai jamais douté, cher ami! »

Le convoi entre dans la capitale française de la Lutherie. Les sirènes se sont tues et les véhicules serpentent au milieu des HLM encore endormies en ce dimanche un peu frais.

Les gendarmes se déploient et investissent deux escaliers. Le fourgon des techniciens de l'identification criminelle arrive. Ils enfilent leurs combinaisons blanches.

Les suspects parviennent au rez-de-chaussée.

« Vous me les livrez à la brigade. »

Puis aux techniciens :

« Perquise soignée. Une mention spéciale pour tout ce que vous trouverez de moyenâgeux.

— Pas de problème, Chef. Les collègues de la PJ d'Épinal passent l'appartement de Shaun au peigne fin.

— Parfait. Bon boulot! À plus tard! »

L'adjudant-chef se tourne vers le détective privé.

« Voilà une affaire rondement menée! Il ne reste plus qu'à trouver le reste de la bande.

— Je ne pense pas que vous aurez beaucoup de difficultés.

— Je ne le pense pas non plus. Je vous ramène à la maison.

— Vous me déposerez en bas de la rue. Je ne voudrais pas que mes voisins pensent que je fricote avec la maréchaussée. »

— 45 —

Rares sont les visiteurs qui bravent les deux cents mètres de fondrières qui séparent la départementale de la Marnâche.

L'homme qui descend de la petite Peugeot est étrange: emmitouflé jusqu'aux oreilles malgré les 25°C à l'ombre promis par Météo France et coiffé d'une casquette de laine. Danica et Zora sont sur le pas de la porte, serrées l'une contre l'autre comme des animaux apeurés à la lisière d'un bois.

Malthus Crombert approche et elles reconnaissent l'homme qui les a fait relâcher, il y a quelques semaines.

« Je vous souhaite le bonjour, Madame, Mademoiselle... »

— Vous... parte... Pas discute avec vous... »

Danica agite la main gauche et garde sa fille serrée au creux de son bras droit.

« Je ne vous veux aucun mal, au contraire... »

— Pas reste... reparte... »

— Madame, il faut que je parle à votre fille.

— Fille pas parle! Laisse tranquille! »

Le détective est assez près pour les toucher, à présent.

« Mademoiselle, je vous en prie! Dites à votre mère que vous êtes d'accord pour me parler. »

L'adolescente montée en graine ne profère aucun son. Elle baisse la tête et ses longs cheveux couleur corbeau voilent son visage.

« Parte! Laisse tranquille!

— Mademoiselle! Vous avez été abusée par un homme qui est criminel!

— Non! Pas discute!

— Mademoiselle! Par pitié! Écoutez-moi! »

La jeune fille relève lentement la tête. Ses yeux de saphir sont encore noyés dans la masse sombre; Malthus ne distingue que ses lèvres minces qu'elle mordille.

« Mademoiselle! L'homme qui vous a invitée au bal n'est pas celui que vous aimez! »

La mère a cessé ses protestations. Elle comprend suffisamment le français pour saisir le sens des assertions.

« Ce n'est pas votre amoureux... seulement son frère. Ce n'est pas Anthony, mais Peter. »

Zora relève la tête, envoie ses cheveux en arrière, du revers de la main et fixe son interlocuteur.

« Vous n'avez rien compris. Mon fiancé s'appelle William! Il m'aime, je l'aime et nous allons nous marier. »

Aïe! La tuile! Le détective aurait dû se douter que ces gens utilisaient des pseudonymes. Il vient de perdre une carte maîtresse dans cet échange malencontreux. Il faut vite rattraper le coup.

« Mademoiselle! Le véritable nom de votre "fiancé" était Anthony Shaun. Il est mort noyé dans le Madon, le 1^{er} avril.

— Taisez-vous!

— Vous ne pouvez pas l'ignorer... C'était dans les journaux, à la radio, à la télé...

— Non! William n'est pas mort! Il va venir me chercher! On va se marier dans son château... en Cornouailles... »

Zora pleure, crie, sanglote. Danica l'enferme dans ses bras et gronde.

« Partir! Partir! Partir! Prends fusil! »

Malthus touche le bras de la petite. La peau est glacée, malgré le soleil ardent.

« Zorica! Écoutez-moi! L'homme qui vous a fait ces belles promesses a tué votre fiancé. C'est un assassin! Il vous a bernée. Il voulait juste vous séduire pour une nuit. »

La jeune fille ne sanglote plus: elle émet une plainte d'animal blessé.

« Partir! Partir! Partir!

— Je m'en vais! Sachez seulement que cet assassin va s'en sortir, si vous ne portez pas plainte. Il va rentrer tranquillement en Angleterre et ajouter d'autres innocentes victimes à son palmarès. »

Les yeux bleus s'illuminent, les yeux d'un ange blessé.

« menteur! Vous n'êtes qu'un menteur!

— Non, Mademoiselle! pas moi... lui!

Malthus sort une photo de sa poche et la tend vers le couple.

« Voici William! Vous le reconnaissez? »

La jeune fille balaye l'épreuve du bout des doigts. La photo vole et tombe au sol du bon côté. Le visage mort d'Anthony Shaun fait face à celle qui l'a aimé.

Zora s'effondre à genoux et embrasse le papier glacé au milieu de ses larmes.

« L'adjudant-chef Martinot vous attend... avec vos parents. »

Malthus Crombert fait demi-tour, évite une flaque d'eau et une zone suspecte. Il est près de sa voiture.

« Je ne viendrai pas! »

Le détective ne se retourne pas.

« Vous n'avez aucune honte à avoir. Cet homme a abusé de votre confiance.

— Non! Il m'aime, j'en suis sûre! »

Malthus monte dans son auto avec une pensée émue pour son tapis de sol et baisse la vitre.

« William, peut-être! Peter... sûrement pas! »

Il passe la seconde et accélère tout doucement. Un peu comme s'il quittait le chevet d'une personne très malade.

— 46 —

La salle de briefing est à peine assez grande pour contenir tout le monde. Il y a les sept interpellés, l'adjudant-chef Martinot, son adjoint Maurois et trois gendarmes pour garder portes et fenêtres.

Malthus Crombert se fait tout petit dans un coin. Il a promis de rester muet, mais personne n'y a vraiment cru.

Martinot s'éclaircit la voix.

« Messieurs, ceci est une confrontation. Jusqu'à présent, vous êtes tous entendus comme simples témoins dans deux affaires réputées distinctes. »

Il regarde un à un tous les protagonistes.

« En premier lieu, le meurtre de Monsieur Anthony Shaun, survenu dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril. »

Personne ne bronche. Peter Shaun examine ses ongles parfaitement taillés.

« En second lieu, une série d'intrusions avec déprédations et vandalisme, dont celle qui eut lieu au château de Haroué, dans la nuit du 6 au 7 juillet. »

Le gentleman britannique époussette son melon.

« En quoi tout ceci me concerne-t-il ? »

La voix est claire, posée, avec juste une pointe d'accent traînant.

« Nous allons y venir, Mr Shaun. »

Martinot s'assied sur le coin du bureau devant la carte du canton, les pieds ballants.

« Messieurs Alexandre et Serge Poultre ont reconnu, sans difficulté, vous avoir suivi pour un bal sauvage, ce sont leurs termes, au château, en compagnie de dames que vous auriez payées pour l'occasion.

— Je ne connais ni ces Messieurs, ni ces prétendues Dames, que je ne vois nulle part. »

Martinot fait une pause. Le gaillard est très fort et les preuves bien minces.

« Messieurs Poultre ont ensuite désigné Messieurs Jean-Paul Ristéguy, Xavier Voinet, Jean Dubois et son frère Mathieu, comme faisant partie de la bande.

— Cela ne change rien. Je ne connais pas ces gens! »

Une petite voix s'élève dans le silence revenu.

« Puis-je? »

Martinot fusille Crombert du regard, mais lui accorde la parole d'un geste.

« Monsieur Shaun! Vous êtes bien directeur et fondateur, avec votre frère, de l'Ordre Souverain du Dragon Écarlate.

— Absolument, une entreprise tout à fait légale...

— Oh! Mais je n'en doute pas un seul instant. Si j'en crois mes données, cette société crée des jeux de stratégie.

— Toujours exact.

— Ce sont, si j'ai bien compris, des jeux avec des petits bonshommes, des petits monstres, des... trolls, des... elfes, des dragons, des orques...

— Entre autres, oui.

— J.R.R. Tolkien est un bienfaiteur de l'humanité. »

Crombert toussoie.

« Vous créez également des jeux de rôles.

— Ça nous arrive.

— Qui sont, en quelque sorte, des jeux de stratégie en taille réelle.

— Disons que nous écrivons des scénarii pour des amateurs de jeux qui veulent vivre des aventures un peu extravagantes. »

Crombert déchausse ses lunettes, mais écourte le cérémonial du polissage des verres. Il fixe son interlocuteur droit dans les yeux. Shaun soutient son regard, un sourire au coin des lèvres.

« Et là... Vous avez écrit un scénario bien spécial, sur un sujet qui vous tenait particulièrement à cœur... à vous et à votre frère. C'est exact?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Une histoire de famille on ne peut tordre à laquelle vous croyez l'un et l'autre, dur comme fer. Votre frère a même quitté son poste de professeur et renoncé à sa confrérie héraldique pour suivre cette chimère. »

Le détective remet ses verres sur son nez.

« C'est pour cela que vous avez voulu y participer, tous les deux. Une façon de concrétiser vos fantasmes.

— Hum! Vous avez une imagination débordante! Je vous répète que je ne connais pas ces gens. »

Il est sur le point d'ajouter quelque chose qui le fait sourire mais se ravise.

« Peut-être que mon frère... »

Crombert a un geste désabusé de la main.

« Passons! Dans ces jeux de rôle, il y a des épreuves, je suppose.

— Oui, bien sûr. Le but est de gagner des points.

— Comme se battre en duel?

— Par exemple! Mais nous fournissons des armes totalement inoffensives. »

Crombert tire une série de photos de sa poche qu'il étale sur le bureau.

« Comme une épée de tournoi de quinze kilogrammes découpée dans un pare-chocs de camion... ou un sabre de bronze... ou comme une canne plombée... un bâton noueux en chêne... »

— Rien de tout cela, bien entendu. Nous fournissons des répliques d'armes anciennes en plastique et en mousse de polyuréthane. »

Le détective joint les doigts et regarde son interlocuteur dans les yeux.

« Mais rien n'empêche vos clients d'utiliser des armes véritables. »

— Nous fournissons les scénarii et les règles du jeu... Ce qu'ils en font ensuite... »

Crombert désigne deux épreuves en particulier.

« Savez-vous où l'on a trouvé ces choses? »

— Chez moi! Je collectionne les cannes. J'en possède une centaine.

— Mais nous n'avons trouvé que ces deux-là. Une canne-épée et une canne-fusil, 22 long rifle.

— Il doit y avoir également un makila...

— En effet... Une arme redoutable! Les Basques s'en servaient pour se défendre contre les ours...

— Personnellement, je l'utilise pour les randonnées dans les Vosges. C'est à la fois léger et très robuste. »

— Les techniciens de l'Identité Criminelle ont examiné ces objets.

— Je m'en doute?

— La canne-fusil a servi récemment.

— J'habite en lisière d'un bois. Il m'arrive d'effrayer les corbeaux quand ils sont trop bruyants...

— Euh! Ce bois, ne serait-ce pas le parc du château d'Épinal?

— Je tire en l'air! Bien entendu!

— Oui! Bien entendu! »

Le détective se rassied. Il fait une mimique à l'adjudant-chef: « Coriace, le bougre ».

Le Britannique coiffe son melon et le lève.

« Messieurs! Je suis ravi d'avoir fait votre connaissance! Vous pourrez vous adresser à mon avocat pour me présenter vos excuses. »

Martinot se remet sur ses pieds.

« Un instant!

— Auriez-vous une preuve sérieuse pour me retenir.

— Ces messieurs persistent à dire que vous étiez présent.

— C'est parole contre parole. Avez-vous des traces... des empreintes? »

Crombert quitte lentement sa chaise et s'approche du témoin.

« Portez-vous toujours des gants, Monsieur Shaun?

— En effet! Une vilaine maladie de peau qui se manifeste plusieurs fois par an... à chaque fois que je suis contrarié, notamment.

— C'est très pratique!

— Un mal nécessaire, hélas! Remarquez, ceux-ci sont en jersey de soie... Une pure merveille... presque une seconde peau. Les chirurgiens anglais du siècle dernier portaient les mêmes pour opérer. »

Il lisse sa veste d'alpaga, soulève son melon.

« Je vous souhaite une bonne journée! »

La tête blonde d'Hannelyse apparaît dans l'entre-bâillement de la porte.

« Les Mercadeux sont à l'accueil. »

Martinot se tourne vers Shaun.

« Désolé de vous ennuyer, Mr Shaun. Une petite affaire à régler et je vous raccompagne.

— Il n'en est pas question! J'exige de téléphoner immédiatement à mon ambassade. Laissez-moi sortir d'ici!

— Quelques minutes, pas plus!

— C'est hors de question. Vous n'avez aucun droit de me retenir. Je vous ferai casser, virer, éjecter... »

Martinot est déjà à la porte.

« Denis! Si Monsieur ne peut pas se rasseoir tout seul, aide-le!

— Avec plaisir!

— Je proteste! C'est un abus de pouvoir! Je veux déposer plainte! »

Denis Maurois est imposant: un mètre quatre-vingt-douze, cent cinq kilos, ancien champion de boxe française.

« Calmez-vous, Monsieur. Je prendrai moi-même votre plainte d'ici quelques minutes. En attendant... Asseyez-vous! »

Les autres gendarmes se tiennent sur leurs gardes, mains à la ceinture. Le sujet de sa Gracieuse Majesté s'exécute. Un silence gêné s'installe. Malthus Crombert sourit.

— 47 —

Les minutes s'additionnent aux minutes pour fabriquer des quarts d'heure. Le silence est tout juste troublé par quelques raclements de chaussures et autres toussotements. Denis Maurois s'est assis à califourchon sur une chaise en face de son prisonnier qui a conservé son couvre-chef, malgré la chaleur. La sueur perle sur son front, coule le long de ses tempes et macule le col de sa chemise.

Des éclats de voix parviennent du bureau contigu. Une voix rauque qui tonne et une voix aiguë qui pleure.

Les quarts d'heure s'emboîtent par quatre pour constituer des heures. Hannelyse réapparaît, porteuse d'une dizaine de bouteilles d'eau. Peter Shaun ne la quitte pas des yeux.

Crombert ne peut s'empêcher de le souligner.

« Appétissante, la petite, n'est-ce pas Mr Shaun? »

L'autre hausse les épaules, sans un mot.

« Remarquez, elle ne fait pas son âge, mais elle est largement majeure. Ça doit vous décevoir! »

Shaun regarde ses chaussures. Crombert poursuit.

« Vous aimez la chair fraîche! C'est quoi votre limite? Douze ans... dix ans... moins? »

L'interpellé saisit son chapeau et le lance vers son

tortionnaire. Celui-ci ramasse l'objet tombé à côté de sa chaise et examine la coiffe.

« Portobello road! Excellente adresse! J'ai moi-même porté le melon pendant quelques années... et puis je m'en suis lassé. C'est assez peu pratique, en fait... Au moindre coup de vent, il faut courir après, en cas de pluie, l'eau s'accumule sur les rebords et finit par couler dans votre cou... c'est fort désagréable. J'ai préféré la casquette. C'est très seyant et infiniment plus commode. »

Il regarde attentivement l'intérieur garni de soie.

« Une véritable mine d'or... Toute cette sueur, ces cheveux, ces cellules épithéliales. Les techniciens de l'Identité Criminelle vont se régaler. Avez-vous posé cette chose quelque part, durant votre petite sauterie? »

Il renvoie le chapeau à son propriétaire.

« Vous ne m'avez pas répondu au sujet des enfants... »

L'adjudant-chef Martinot réapparaît enfin.

« Monsieur Peter Shaun! Vous êtes en état d'arrestation pour attentat à la pudeur, incitation à la débauche et viol sur mineure de moins de quinze ans. »

Puis à ses subordonnés:

« Embarquez-moi ce salopard! Le juge Répomier l'attend. Vous allez voir, Mr Shaun, Répomier c'est un marrant... Il a sept filles... et il y tient comme à la prune de ses yeux.

— J'exige la présence de mon avocat!

— Il sera là, rassurez-vous... Je vais lui téléphoner personnellement.

— J'exige d'appeler mon ambassade!

— Désolé, ce n'est pas possible. Vous avez demandé et obtenu la double nationalité... alors... en France... vous êtes français... et le gouvernement français n'extrade jamais ses ressortissants. C'est un principe.

— Je porterai plainte pour arrestation arbitraire!

— En attendant, je vais continuer à m'occuper de cette affaire d'intrusion chez des particuliers, ainsi que du meurtre de votre frère. Ne vous inquiétez pas, nous aurons l'occasion de nous revoir... Je suis persuadé que vos amis ici présents ont plein de choses à me raconter... »

Il regarde chacun des protagonistes, un par un.

« Maintenant qu'ils sont sous le coup d'une inculpation de complicité de viol sur mineure de moins de quinze ans. »

Il martèle bien l'accusation, afin d'être compris de tous. Un mouvement de panique traverse les yeux braqués sur l'officier.

« Nous ignorions...

— Nous ne voulions pas...

— C'était juste un jeu...

— On n'y est pour rien...

— Monsieur le gendarme...

— Non! On ne savait pas...

— C'était une idée de Philip...

— Nous sommes innocents... »

Les excuses et les dénégations fusent de toute part. Peter Shaun est livide.

« Bande de salauds! Vous étiez tous dans le coup! Traîtres! Je ne tomberai pas tout seul! Je vous ferai tous plonger. Bande d'assassins! Vous avez laissé crever mon frère?

— C'était un accident...

— On n'y est pour rien...

— Sûr, Monsieur le policier, c'est pas nous!

— Non! Un fâcheux concours de circonstances...

— Juste un terrible accident! »

Martinot est obligé de donner de la voix pour ramener le calme.

« Embarquez-moi le prévenu! »

Peter Shaun disparaît encadré par deux gendarmes, hurlant imprécations et menaces à l'encontre de ses complices présumés.

Le calme revient enfin.

« Bon! Maintenant, je vous écoute... chacun votre tour. »

Il désigne le premier sur la gauche.

« Vous! Nom, prénom, âge et qualité! »

À son adjoint :

« Denis, tu notes! »

Maurois ouvre son carnet et s'installe derrière le bureau.

« Je vous écoute!

— Jean Dubois, trente-deux ans, clerc de notaire. Pour le château, d'accord, on s'est laissé entraîner. Mais avec mon frère, on n'a rien fait de tout. On n'a bu qu'une coupe de champagne et on a regardé les autres danser. Pas vrai Mathieu?

— C'est vrai, on n'a rien fait. Et la petite, on ne savait pas quel âge elle avait... »

Martinot tonne :

« Taisez-vous, vous parlerez après! Alors, Monsieur Jean Dubois...

— Bon pour le soi-disant meurtre...

— *Soi-disant!* Vous ne manquez pas d'air... Il est mort, quand même...

— Oui, mais c'était pas un meurtre.

— C'était quoi?

— On ne sait pas trop... Avec mon frère, nous étions retournés à notre voiture pour chercher un parapluie, pas vrai Mathieu?

— Oui! Il pleuvait comme vache qui pisse et...

— Taisez-vous! »

Le jumeau baisse la tête.

« Continuez!

— Ben en revenant... nous avons entendu comme un coup de feu.. mais pas un vrai, comme à la chasse... juste un peu plus fort qu'un bouchon de champagne. »

Il se retourne vers ses amis.

« François et Hubert étaient au-dessus de William. Il saignait à la tête et serrait ses mains sur son ventre. Sa canne-fusil fumait et François pleurait.

— Qui est François? »

Serge Poultre se redresse.

« C'est moi et Hubert, c'est mon cousin Alexandre...

— Pourquoi pleuriez-vous?

— Parce que j'avais blessé mon ami William gravement...

— Pourquoi était-il blessé? »

L'homme réfléchit un instant.

« C'est un peu compliqué... »

Malthus Crombert se lève et se place aux côtés de Martinot.

« Mon adjudant-chef! Laissez-moi vous expliquer la triste fin de Monsieur Anthony Shaun, connu de ses amis sous le pseudonyme de William, Comte de

Haroué-Sampigny, descendant de Jézabel Sampoyne et d'Édouard III. Exact? »

Tous acquiescent, à la fois curieux et effrayés.

« Le jeu nommé “*La Queste du Domaine des Haroué-Sampigny*” imaginé par Anthony et Peter Shaun, plus connu sous le sobriquet de Philip, également Comte et issu de la même lignée prestigieuse, cette quête, disais-je, comprend un certain nombre d'actions à réaliser. Toujours exact? »

Même assentiment collectif. Crombert sort un document coloré de sa poche.

« Ceci est un tableau intitulé “*Cotations des actions d'armes et faits de guerre*” que l'on peut trouver sur le site de l'Ordre Souverain du Dragon Écarlate, à la rubrique “*La Queste du Domaine des Haroué-Sampigny*”. Parmi ces actions d'armes et faits de guerre, figurent des duels. »

Il se tourne vers Serge Poultre.

« C'est bien au cours d'un duel que l'*accident* s'est produit?

— Un combat singulier.

— Si vous voulez! Et ce n'était pas le premier?

— C'était la revanche. »

Malthus Crombert prend une gorgée d'eau.

« Quelques jours plus tôt, vous lui aviez déjà fendu le crâne, n'est-il pas? »

Pas de réponse.

« Et vous l'aviez abandonné, baignant dans son sang! Pourquoi?

— On avait entendu des pas.

— C'était à quel endroit?

— Au cimetière. »

Le détective pouffe et applaudit.

« Ah! Ils sont beaux les héros! Voici une demi-douzaine de vaillants guerriers fuyant à la moindre alerte, en abandonnant leur blessé! »

Il ajoute à mi-voix :

« Bien sûr! Vous ne pouviez pas vous douter qu'une adolescente romantique et torturée venait nuitamment conter ses peines aux âmes défuntées.

— Pure spéculation!

— Exact! Mais vraisemblable! »

Crombert s'arrête un instant. Tous sont pendus à ses lèvres.

« Pauvre enfant! Elle ne savait qu'elle scellait son destin. Ah! Grands Dieux! Si elle était restée chez elle à écouter de la musique ou écrire son journal! »

Il s'arrête de nouveau, l'œil dur.

« Ah! Si elle n'avait pas rencontré cette bande de... dégénérés, d'attardés...

— Je ne vous permets pas!

— Quoi? Qui êtes-vous pour distribuer des permissions? Je peux tout me permettre à votre égard. Des membres raisonnables d'une société normale ne défoncent pas le crâne de leurs amis. Ils ne dévastent pas de château. Ils ne se réunissent pas pour proférer des menaces de destruction. Ils n'abandonnent pas un blessé deux fois de suite. »

Fait exceptionnel, Malthus Crombert dégrafe son manteau. Son front dégarni se perle d'une sainte sueur.

« Parce que, lors de l'*accident*, comme vous dites, vous n'avez pas appelé les secours.

— On l'a mis devant une maison éclairée et puis on a fait du bruit jusqu'à ce que quelqu'un sorte...

— Et vous avez fichu le camp! »

Silence gêné, toussotements.

« Un peu plus tard, le Madon s'est mis à monter... »

Les jumeaux relèvent la tête.

« Nous sommes revenus. William n'avait pas bougé.

Il était assis dans l'eau...

— Et vous ne lui avez pas porté secours!

— Il ne risquait rien, mais on y pensait.

— Noble idée!

— C'est alors qu'un tronc d'arbre est passé et que William est tombé. »

Tous sont en attente de la suite.

« On s'est précipité vers lui...

— Il était mort?

— Non, je ne crois pas. On l'a redressé et on l'a calé.

— Et ensuite?

— On a lancé des cailloux dans les fenêtres de plusieurs maisons. On a même cassé un carreau. Des gens sont sortis.

— Et une nouvelle fois... vous avez fichu le camp! »

Les jumeaux s'éteignent et baissent la tête.

« C'est un cadavre que vous avez relevé et calé, comme vous dites. Personne n'a pensé à appeler à l'aide, à faire le 18?

— Non! On ne pouvait pas! La Règle est bien claire: le dix-septième Principe précise qu'au cours d'un combat singulier, seul le partenaire peut porter secours à un blessé. »

Crombert murmure presque pour lui seul:

— Et l'article 223 du Code Pénal, il précise quoi?

Puis de nouveau à haute voix:

« Au fait! Où était le partenaire du blessé?
— Philip s'était absenté pour quelques jours.
— Donc, personne n'a voulu porter secours.
— C'était dans la règle! C'était interdit! »

Le jumeau relève la tête:

« Et en plus, ça pouvait nous coûter des points de pénalité.

— Alors là! »

Il lève les bras et les yeux vers le ciel.

« Ça, c'est une excuse! Imparable! Rien à dire! On vient de toucher le fond! »

Le détective se tourne vers l'adjudant-chef.

« Je vous les laisse! Moi, je ne peux plus! La bêtise à ce niveau... j'avais jamais vu! »

Martinot se tourne vers son adjoint qui se masse le poignet.

« Tu as tout noté, Denis?

— Ouais! L'essentiel! Bravo, Monsieur Crombert, vous devriez écrire des romans.

— À quoi bon, mon jeune ami. La vie est bien assez fertile comme ça. »

Le détective reboutonne son manteau.

« Je vais vous laisser à vos formalités administratives. Vous saluerez le juge Répomier pour moi. Je suis sûr qu'il va adorer ce troupeau d'imbéciles. »

Il serre la main des deux gendarmes et traverse la salle, sans un regard pour les suspects. Il ouvre la porte et se retourne.

« Où s'est déroulé cet ultime combat?

— Sur la petite île au milieu de l'eau.

— Pourquoi avoir placé le blessé sur le bord de la rivière?

- Parce que c'était tout près!
- Évidemment... quand on pose des questions stupides... »

— 48 —

Amandine, l'exquise boulangère aux grands yeux de jade, est heureuse de voir ses deux clients préférés réunis dans sa boutique : Malthus Crombert et l'adjudant-chef Martinot.

L'officier est en civil, ses douceurs dominicales dans un carton blanc ficelé de rose à la main et sa baguette sous le bras.

« Nous avons mis la main sur les petits malfrats qui vandalisaient les maisons du coin. Des gosses de Nancy qui s'ennuyaient.

— Dommage ! J'aurais bien aimé qu'ils fussent payés par Shaun pour semer un peu plus la pagaille.

— Tout est possible... Je ne les ai pas encore interrogés. Ils sont tombés sur un ancien boxeur qui est revenu chez lui plus tôt que prévu. »

Crombert rigole.

« Et, bien entendu, ils portent plainte contre leur agresseur.

— Tout juste ! »

Amandine emballe d'office une baguette à l'ancienne pour le détective.

« Au fait, Crombert ! Vous m'aviez dit que vous m'expliqueriez tout...

— Tout, y compris les chemises de Mercadeux.

— Exact! »

Malthus se tourne vers la boulangère :

« Amandine! Bouchez-vous les oreilles! »

Puis vers le gendarme.

« C'est très simple. Comme je l'avais subodoré, notre romantique petite Zorica erre la nuit à la recherche des âmes égarées. Donc, un soir sous la lune, elle trouve un beau gentleman évanoui au milieu de son cimetière préféré. »

La dame ne peut s'empêcher de s'exclamer :

« Que c'est beau!

— Chut! Les oreilles! Le beau gentleman est blessé. Il est couvert de sang : les plaies à la tête ont tendance à saigner abondamment. Elle jugule l'hémorragie, avec le bas de sa robe et un peu d'eau peut-être, puis aide l'homme à se relever. Et les voici, clopin-clopant, qui se dirigent vers la Marnâche. Ça n'a pas dû être facile. Une gamine maigrichonne soutenant un homme dans la pleine force de l'âge. »

Il s'assure de l'attention de son auditoire et poursuit.

« La petite l'a hissé dans sa chambre et l'a soigné. Comme la chemise de l'homme était imbibée de sang, elle en a piqué une à son père. Au matin, le beau gentleman est reparti, réconforté. Ils se sont vraisemblablement revus. Par calcul... par envie... par amour... Nous ne le saurons sans doute jamais! Je doute que la jeune Zorica soit un jour très proluxe à ce sujet. »

Il marque un temps.

« Bref, voilà pourquoi notre cadavre était habillé avec une liquette de bûcheron, le jour de sa mort. Il portait les couleurs de sa Gente Dame pour son ultime

tournoi, comme au Moyen-Âge. Elle a sûrement fourni également la casquette, pour dissimuler le pansement. Et peut-être le pantalon, mais j'en doute. »

La petite voix flûtée ponctue le récit.

« Que c'est romantique! Et que vous racontez bien!

— Chut, belle Commère! N'allez pas galvauder ça à tout le quartier!

— Oh! Monsieur Malthus! Vous me connaissez!

— Moui! Justement! »

Tous trois éclatent de rire.

« Enfin! Le calme est revenu à Haroué!

— Vous avez raison, cher ami, vous allez vous ennuyer.

— Non! Heureusement, il me reste Mercadeux. Il paraît qu'on a volé des agnelets à Tantonville.

— C'est possible!

— Et il paraît que notre ami Mercadeux a fourni la viande pour un grand barbecue à Saint Remimont. »

Amandine, l'exquise boulangère aux grands yeux de jade, a le mot de la fin.

« Évidemment! Si vous écoutez toutes les rumeurs! »

Laumurru Etxea, 8 août 2009

REMERCIEMENTS

À Silvana la douce, mon experte venue de l'Est, qui a bien voulu superviser mes délires yougoslaves...

À L'adjutant Claude Fiorini, mon expert judiciaire, qui a bien voulu consacrer quelques heures à m'expliquer les procédures de la gendarmerie...

À Pascaline, mon exquise boulangère, qui m'a, fortuitement, servi de modèle...

À Bernard, mon ami de plume, qui m'a, presque à son insu, inspiré cette histoire...

Aux habitants de Haroué qui m'ont fait une place parmi eux dans ce si sympathique village...

À tous, je dis un grand merci

DÉGUSTEZ ÉGALEMENT :

- JEUX DE DAMES (RÉMY DE BORES — 2004)
LUXERRATUM (PATRICK GODARD — 2005)
LE PARFUM DES ANGES (PATRICK GODARD — 2006)
UN CENTAURE MÉCANIQUE (BERNARD COLIN — 2006)
LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)
MÉMOIRES D'UNE BOUGIE (PATRICK GODARD — 2007)
REGARDE LES OHMS TOMBER (CHARLES ANCÉ — 2007)
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)
PASSION D'ENFER (NATHALIE ROUYER — 2008)
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)
LA CUVÉE DES DRUIDES (NATHALIE ROUYER — 2008)
IL ÉTAIT UNE FOIS, ÇA VA CHIER (CHARLES ANCÉ — 2008)
LE SEPTIÈME JOUR (SUZY LE BLANC — 2009)
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2009)
BODY-BORDEL (PATRICK GODARD — 2009)
PROJET ÉLIMINATION (NATHALIE ROUYER — 2009)
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)
SENS À SION (BERNARD COLIN — 2009)
2047 LES LARMES DES ANGES (RÉMY DE BORES — 2010)
LA DISPARUE DE PALENQUE (GÉRARD COPPENS — 2010)
POUSSIÈRES D'OUTRE-TOMBE (NATHALIE ROUYER — 2010)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :

www.rebelyne.com

LES ÉDITIONS REBELYNE — 54740 HAROUÉ
www.rebelyne.com

- o -

Corrigé par :
DES MOTS PASSANTS
50440 BIVILLE
desmotspassants.unblog.fr

- o -

Achevé d'imprimer par :
AGN
ZI DE KERGARDEC
29850 GOUESNOU

- o -

2^e édition avril 2010

Dépôt légal :
3^e trimestre 2009

Né à Versailles la cité royale et solaire en 1947, il est devenu Lorrain de souche par la vertu des petits pâtés et de la mirabelle. Retraité depuis peu, il occupe son temps entre écriture, photographie et randonnées.

Grand lecteur depuis l'âge de quatre ans, ce bibliophile éclectique dévore les livres comme une nourriture indispensable à ses desseins.

Pour une fois, c'est tout près de chez lui, pour ainsi dire au coin de la rue, qu'il a trouvé son inspiration pour ce roman policier aux allures de farce.

Meurtre à Haroué est son quatrième roman.



Rose Émilie, la veuve du Colonel, a trouvé un cadavre devant sa porte.

Amandine, l'exquise boulangère aux grands yeux de jade en a fait part à Malthus Crombert, le détective des Stars.

Marcel Mercadeux, le voleur de poules, compte ses chemises.

De mystérieux individus prétendent rendre le Château de Haroué à ses légitimes propriétaires.

L'adjudant-chef Martinot est chargé de démêler toutes ces affaires.

Dans une joyeuse sarabande, les différents protagonistes se suivent, se croisent, se surveillent et se cachent dans les rues et les ruelles de Haroué, mais s'égarent sur les sentiers du Saintois.

ISBN 978-2-916551-10-4



9 782916 551104
PRIX TTC : 17,00 €

